

Michel Muller

La montre de Victor Hugo

Editions Viasocial

© Viasocial septembre 2020
ISBN 978-2-49159801-3
Dépôt légal août 2020

AVERTISSEMENT

Cet ouvrage dénonce les effets pervers de la délation, de la manipulation, de la rumeur ; il explicite la complaisance et la naïveté de plusieurs médecins, psychologues et juges en matière de souffrance psychique.

Notre démarche ne vise pas à stigmatiser des personnes, mais à dévoiler des erreurs judiciaires et des lois perverses.

En conséquence, une personne qui publierait le nom des personnages sous pseudonymes ou non nommés s'expose à des poursuites pénales ou civiles.

Elle ne pourrait pas se prévaloir de la nécessité de lever l'anonymat pour forcer les autorités compétentes à agir. Celles-ci disposent de tous les éléments nécessaires pour investiguer si elles le souhaitent. Elles peuvent contacter l'auteur aux éditions Viasocial pour demander des éléments de preuve concernant les faits évoqués.

Du même auteur:

Grégory-La justice manipulée 2019

Covid-19-Mensonges et vérités 2020

RENCONTRE IMPROBABLE

« *La rumeur blesse l'honneur et donne la mort.* »
Michel Ange. Epître à Vittorio Colonna 1540

25 Octobre 2012

« *Vous êtes très malade* », m'avait dit mon pneumologue. Il avait employé ces termes envers mon allergologue quelques mois plus tôt et elle était décédée. Le pronostic s'avérait funeste. Mon cas ne relevant plus de la médecine de ville, il rédigea une lettre pour le centre de mucoviscidose de l'hôpital Cochin où il avait étudié. Deux semaines plus tard, j'étais hospitalisé dans une petite chambre individuelle aux murs blancs, choyé par une équipe médicale empathique. Ils sortirent le grand jeu, prises de sang, radios, test de la sueur, épreuves fonctionnelles, scanographe et même analyse génétique afin de détecter une forme adulte de mucoviscidose. Échec. S'en était suivi une tournée d'hôpitaux spécialisés, à la recherche de maladies rares. Échec. Ma chef de clinique m'informa qu'elle me placerait sous oxygène à temps plein dès ma prochaine hospitalisation en décembre.

Vivre sous oxygène s'avère contraignant, il faut changer les bouteilles régulièrement. Impossible de réaliser seul un long trajet et donc de se rendre dans un pays étranger qui autorise l'euthanasie. Quant à imaginer que François Hollande tiendrait sa promesse de légaliser cette pratique, je n'y croyais guère.

J'ai contacté Dignitas en Suisse. Une vidéo explique le processus. Le client peut amener un CD et j'avais pensé à Mistral gagnant de Renaud. L'amertume du médicament est adoucie par du chocolat. On s'endort en moins de dix minutes dans la jolie maison bleue de l'association. Ensuite, la crémation est réalisée et la famille reçoit une boîte ce qui lui évite des frais d'obsèques et des pleurs externes ou internes de convenance. Seul problème, le prix de la prestation, 10 000 \$ dont je ne disposais pas. Je n'avais jamais demandé d'aide, l'idée me répugnait, mais mon dos touchait le mur. Pas question d'évoquer mon projet avec un proche, je devais agir dans le secret et j'ai décidé de contacter un ami intime hors de ma sphère relationnelle. L'entonnoir des possibles se réduisait à une personne, David Darcy, mon copain de prépa qui gérait un fonds d'investissement en Californie.

Quand je l'ai appelé, il jouait au golf avec des banquiers. Il imagina une farce ou de l'humour noir. Quand il m'a enfin cru, il a trouvé la prestation trop coûteuse et surtout, le chocolat suisse, désuet ; *« le meilleur chocolat au monde, c'est Roger qui le fabrique à Sceaux. Il a même ouvert un magasin à Bruxelles. Tu réalises, trop fort, le gars, un Français qui vend du chocolat aux Belges. Il sculpte des statues comme Rodin dans du chocolat. »*

Autre point, la nature de ma maladie l'interpellait. Un cancer, il aurait compris, mais une maladie inconnue qui provoque un asthme si puissant qu'il dégénère en insuffisance respiratoire sévère, dilatation des bronches, colonisation à pyo, lui semblait bizarre. Je lui ai dit que ma psychiatre, Marie France Hirigoyen, évoquait une cause psychique.

– Pourquoi ne réussit-elle pas à te soigner ?

– Elle est à l'origine de la loi sur le harcèlement moral. Elle est débordée par le succès de son livre. Elle ne lit pas les documents. Et puis, elle a subi des pressions de l'avocat national de la CGT. Mon cas est emblématique de la fraude à la souffrance au travail.

– Je connais une vieille sorcière qui pratique le suicide assisté. Elle viendra avec sa fiole de poison et t'accompagnera dans ta démarche. Scanne-moi ton dossier médical et juridique, je te tiens informé.

Normalien, hyperdoué, David pensait comme il tradait, à la vitesse de l'éclair.

Quatre jours plus tard, je reçus son SMS : « *Tu as rendez-vous avec ta sorcière bien-aimée à Notre Dame de pitié après-demain à 11 heures. Prends ton ordinateur et un peu de vêtements au cas ou tu resterais deux jours* ».

Le psychisme est bien construit. L'être humain en bonne santé aime la vie. En phase terminale d'une maladie incurable, quand la souffrance devient insupportable et que l'espoir s'éteint, il tombe amoureux de la mort. Dans le TGV qui fonçait vers le Sud, je regardais les champs défiler si vite que les différences de couleur s'estompaient. La sorcière de David, je l'imaginais en faucheuse, vieille femme vêtue d'un habit noir à capuche. Curieusement, j'éprouvais peu de difficulté à respirer pendant le trajet, la climatisation asséchant l'air. Mon TGV respecta l'horaire, j'arrivais à Toulon dans les temps. Un taxi me conduisit au port de Sanary.

Arrivé à destination, je traversais les jardins dédiés aux officiers polonais exterminés par Staline, je m'attardais devant l'office du tourisme où sont listés les noms des juifs réfugiés durant la dernière guerre mondiale. Longeant le quai, je lus les noms des pointus alignés. Sur la proue de l'un d'eux, était inscrit en lettres blanches le prénom de celle qui avait détruit ma vie. Déplaisante coïncidence. La première stèle du chemin de croix se situait à côté de l'église. Je le suivis, m'arrêtant à chaque stèle, reprenant mon souffle et lisant les intitulés : la trahison, le jugement... Chaque stèle me renvoyait à mon histoire, au calvaire que je vivais depuis six ans. À partir de la quatrième, le chemin montait. Mon ordinateur portable pesait un quintal. Je cherchais l'air comme un poisson rouge éjecté de son bocal par un chat joueur. Mon cœur accéléra, compensant l'insuffisance respiratoire. À mesure que je

progressais, le temps d'arrêt devant les stèles s'allongeait. L'essoufflement gagnait. Un banc de pierre semi-circulaire à droite m'offrit un repos salutaire. Jésus ne s'est pas reposé, je devais me montrer aussi fort que lui. Je repris mon ascension.

Dernière station, des triples palmiers en pots et la chapelle à droite. J'entrais. Les murs dégoulaient d'ex-voto qui remerciaient la maîtresse des lieux, sainte Rita, patronne des pêcheurs. De longs cheveux ambrés tombaient en cascade sur une chaise paillée sous un rayon de soleil traversant un vitrail roman. J'arrivais à son niveau. Elle se leva. Ses yeux marron clair pétillants, son nez droit, ses sourcils taillés en virgule insolente enluminaient ce lieu chargé de mémoire. Elle n'était pas maquillée, ne portait aucun bijou, ses oreilles n'étaient même pas percées. Elle se leva, me sourit. Avec son profil de mannequin, elle représentait l'antithèse de la faucheuse.

– Docteur Sarah Leister, votre psychanalyste.

Sa voix coulait comme le miel dans mes trompes d'Eustache inflammées. Elle esquissa un sourire de Joconde.

– Bonjour docteur.

– Catholique ? Athée ?

– Agnostique. Sur terre, c'est le plus malin, le plus retors qui gagne. Les gens modestes et honnêtes se font déposséder du peu qu'ils ont gagné par leur travail.

– L'espoir fait vivre, formulez un vœu.

– J'aimerais respirer normalement. Vous parlez un français parfait.

– J'ai appris votre langue dans les livres classiques ; Balzac, Proust, Gide, Maupassant...

– Avez-vous apporté le poison en quantité suffisante ?

– Oui, penthiobarbital de sodium. J'ai prévu une dose de 20 g adaptée à votre corpulence et à votre âge. Une amie vétérinaire me l'a fournie. On le trouve sur Internet, mais je préfère ne pas laisser de traces. La dose suffirait à euthanasier un zèbre.

– Comment allez-vous procéder ?

– Nous nous rendrons ce soir sur le bord de la falaise à la pointe de La Cride. Je vous verserai le produit dans une tisane que j’aurais placé dans une bouteille isotherme. Afin de contrer l’amertume du produit, j’ai apporté des chocolats de chez Roger. Le sommeil vous gagnera. Vous vous écraserez dans les rochers.

– J’imagine que vous souhaitez attendre le soir par discrétion.

– Oui, les enquêteurs hésiteront entre un accident ou un suicide. Une lettre que je vous dicterai lèvera le doute.

– Que proposez vous d’ici là, on va se regarder dans le blanc des yeux ?

– Je vais conduire une thérapie favorisant votre discernement. Ce soir, quand le soleil se couchera, vous déciderez en conscience. Il ne faut pas forcer ceux qui ont perdu l’espoir à vivre, mais je pratique le suicide assisté, pas l’euthanasie.

– Quelle différence ?

– Dans l’euthanasie, le médecin donne la mort, dans le suicide assisté, le médecin se contente de fournir le poison et le malade décide de l’absorber ou non.

– Que décidez-vous si un tétraplégique vous demande un suicide assisté ?

– Question pertinente. L’insuffisance respiratoire n’a pas atteint votre cerveau. Vous aimez trouver la faille, caractéristique essentielle de l’auditeur.

– Votre réponse ?

– Je confierais le patient à un spécialiste des soins palliatifs. Maintenant, on y va.

Elle me précéda, sortit de la chapelle d’un pas décidé et m’ouvrit la porte d’une Mini Cooper de location. Nous partîmes en direction de Bandol. Elle gara la mini face à l’ascenseur desservant le parking souterrain de l’hôtel et donna sa clé au voiturier. Elle entra, salua le personnel de réception d’un « Hi! » à l’accent californien marqué et appela l’ascenseur.

David avait réservé une suite au dernier étage. Elle m’invita à placer ma valise dans un placard puis me précéda jusqu’au restaurant de l’hôtel, implanté sur une terrasse ombragée de voiles

tendues. Le serveur nous informa qu'il avait reçu de belles langoustes. Sarah Leister déclina d'une moue sans appel et nous choisîmes une salade et des filets de rougets puis une tarte tropézienne en dessert, le repas arrosé d'une eau d'Ogeu.

– Comment allez-vous conduire une psychothérapie en une journée ?

– Il ne s'agit pas de psychothérapie. Le psychologue ne considère que l'intrapsychique et n'intègre pas l'environnement de telle sorte qu'il va chercher dans le cerveau du patient ce qui a provoqué le conflit. Vos documents me montrent que vous êtes victime d'une manipulation perverse. Dans ce type manipulation, le psychologue ne nomme pas le pervers ; il stigmatise la victime, complice consentante de la relation perverse. Le psychologue ou le psychiatre qui n'a pas vécu la manipulation mentale ne peut pas la soigner. La manipulation perverse relève de la psychanalyse et plus particulièrement de Paul-Claude Racamier.

« L'analyse de votre dossier évoque une souffrance psychique paroxysmique en lien avec un trouble anxieux majeur. Nous allons utiliser la thérapie par l'écoute puis par l'écriture afin de conceptualiser les problèmes, de prendre du recul et d'élaborer une stratégie de destruction progressive de l'angoisse. Ensuite, votre santé recouvrée, nous investiguerons avec un logiciel d'analyse de données utilisé en criminologie. Enfin, je réaliserai votre génogramme.

– Quelle assurance ! Programme ambitieux, vous ne pourrez jamais interroger les protagonistes qui m'ont attaqué et refusent le débat contradictoire.

– Pensez-vous que les manipulateurs parlent ? Ils se taisent au premier interrogatoire et ne s'expriment qu'après avoir préparé avec leurs avocats des réponses cohérentes qui égarent le juge le plus aguerris. En entrant dans le psychisme du manipulateur et en décodant sa stratégie et ses actes, on peut le confondre sans qu'il soit nécessaire de l'entendre.

– La salariée qui m'a attaqué s'abrite derrière le secret médical.

– Le secret médical doit protéger les malades, pas les escrocs ; nous le contournerons.

Elle m’impressionnait par la fermeté de sa voix, en contradiction avec la douceur de ses traits.

Vers 13 heures, à peine le café bu, elle proposa de commencer l’analyse, allongé sur le canapé à l’intérieur ou assis face à elle dans un fauteuil sur la terrasse ombragée. Je choisis le fauteuil par mimétisme des consultations avec le docteur Hirigoyen.

– Je vais mesurer votre souffle et votre taux d’oxygène dans le sang pour suivre l’évolution des paramètres avec la thérapie. Vous devez être habitué à ce type d’examen.

– Oui.

Elle glissa un oxymètre de pouls sur mon index gauche et nota un taux de 89 % en référence à un taux minimum acceptable de 94 %. Ensuite, elle me demanda de souffler dans un spiromètre électronique portable qui marqua 28 % alors que la norme se situe entre 80 % et 120 %.

– Insuffisance respiratoire sévère. Vous allez me raconter brièvement votre parcours depuis votre naissance jusqu’à la rencontre avec la salariée qui vous a attaqué. J’ai besoin de ces éléments pour établir votre génogramme. À partir de l’intégration de votre salariée, chaque élément, même le plus insignifiant, doit être mentionné, car la vérité se niche dans les détails. Nous allons réviser votre dossier avec un œil neuf en prenant de la hauteur. Au fil de la thérapie, votre appréciation de la réalité peut se modifier. Je souhaite vous enregistrer afin de saisir votre ressenti à l’instant et d’éviter une distorsion de l’information. Vos dires seront retranscrits dans un document sur lequel vous devrez noter tous les éléments nouveaux, comme si vous écriviez un livre.

– D’accord.

Sarah Leister agrafa un micro-cravate au col de ma chemise, un émetteur à ma ceinture puis posa l’enregistreur sur une table basse.

Elle réalisa un test de micro, s’assit, un bloc et un crayon en main, puis me demanda d’évoquer mon enfance, ma famille, mes études et mes premiers emplois.

HÉRÉDITÉ

« L'hérédité est comme une diligence dans laquelle tous nos ancêtres voyageraient. De temps en temps, l'un d'eux met la tête à la portière et vient nous causer toutes sortes d'ennuis. »

Oliver Wendell Holmes

– Mes parents se sont mariés juste avant la Seconde Guerre mondiale. Mon père a été fait prisonnier et placé dans une ferme. Ensuite, il a été enrôlé de force à la fabrication des avions allemands. Avec ses origines allemandes et son diplôme d'ingénieur des Arts et Métiers, il a gagné la confiance des nazis, et a obtenu le contrôle des manettes de direction des avions. Avec un instrument de contrôle trafiqué, il les usinait de l'intérieur pour les fragiliser de telle sorte qu'elles cassent en vol.

« Mon père n'a connu qu'une entreprise, Colas. Il concevait des usines d'enrobées en France, en Afrique du Nord et en Afrique noire. Il s'absentait souvent. Il m'a montré une photo sur laquelle il présentait une usine à ses patrons. Il souriait. Il avait obtenu des brevets d'invention. Même s'il travaillait au siège, il préférait le contact des ouvriers aux repas mondains qui bouchaient les artères et provoqueraient une crise cardiaque. Le pessimisme noyait son cerveau depuis son retour de la guerre.

« Durant les vacances d'été, nous partions en Gironde, dans une petite maison louée au maire d'un village. On s'y rendait avec sa vieille Traction Citroën acquise neuve en 1955. Mon père était

attaché à sa voiture qu'il ne sortait qu'un mois par an. Le reste de l'année, elle dormait sur cales. J'avais honte de cette voiture qui pétaradait quand il rétrogradait. Je lui ai conseillé de vendre ses vieilles voitures, dont une Amilcar de 1920, une pièce de musée. À l'époque, rouler dans une vieille voiture signait la pauvreté. Aujourd'hui, les voitures de collection valent plus cher que des neuves et Porsche fait pétarader ses voitures.

« Mon grand-père paternel gravait le verre. Ses frères dirigerait une société coopérative et participative, qui employait 400 ouvriers dans les Vosges. La crise de 1929 et l'arrivée du verre industriel ont eu raison de la coopérative. Mes aïeux qui connaissaient chaque ouvrier n'ont pu se résoudre à licencier les trois quarts du personnel dans l'espoir de sauver l'entreprise. La Scop a été liquidée. Mon grand-père s'est installé à Choisy-le-Roi. Il gravait le verre à la roue. Il s'est arrêté de graver le jour de sa mort, à 82 ans. Il n'a jamais pris de vacances ni profité de la vie. Il ne me reste de lui qu'un service de verres et quelques vases sans valeur, dont un qu'il avait gravé à ma naissance. Mon père m'avait emmené dans le lotissement de maisons ouvrières que mes aïeux avaient construit. Les portes s'ouvraient sur notre passage, comme devant le messie. J'ai découvert la reconnaissance des ouvriers envers des patrons exemplaires. Cette anecdote m'a rendu proche du monde ouvrier.

« Ma grand-mère paternelle tenait une épicerie, elle plaçait l'argent du ménage en actions Rhône-Poulenc dont une usine était implantée à Vitry-sur-Seine. J'ai gardé le souvenir d'une femme dure, dénuée de tendresse.

« Mon grand-père maternel était horticulteur et éleveur de chevaux de courses à Nancy. Il possédait des plantations d'arbres fruitiers et des sapinières. Il distillait la mirabelle et élevait quelques chevaux de course. Il désirait un héritier mâle afin de conserver son nom. Après sept filles, parut enfin un garçon qui mourut à la naissance et entraîna sa mère dans la tombe. Ma mère la disait douce et affective. Quatre de ses filles se sont mariées, trois restèrent célibataires. Elles s'occupaient du père et se consacraient

aux œuvres de charité. Je passais mes vacances de Pâques à confectionner des paquets que mes tantes donnaient au secours catholique.

« Je ne suis pas allé à l'école maternelle, ma mère m'a appris à lire avant que j'entre au cours préparatoire. À l'école primaire, je n'apprenais rien d'intéressant, je m'ennuyais.

« En sixième et cinquième, j'étudiais au lycée d'Ivry, annexe du lycée Henri IV, alors bien tenu et bien fréquenté. En quatrième, je rejoignais le collège de Thiais juste achevé au bout de ma rue. Les élèves copiaient sur les livres qu'ils plaçaient sur leurs genoux pendant les contrôles. Les professeurs semblaient ne rien voir. Je me désintéressais de l'école, je rêvais pendant les cours, je voulais quitter le collège au plus vite et devenir peintre en bâtiment. Au conseil de classe, mes professeurs me dirent que je ne disposais pas du niveau requis par l'enseignement général. Ils m'ont orienté vers des études de chaudronnier dans le lycée technique qui venait de se construire. Un métier manuel me convenait, par contre, je ne voulais pas devenir chaudronnier, mais peintre en bâtiment.

« Ma mère a rencontré la professeure principale ; elle a piqué une grosse colère, a demandé mon carnet scolaire puis m'a inscrit à Saint-Charles, chez les dominicains, en troisième.

« Mon père me croyait débile, à jamais incapable de travailler. Il économisait pour assurer ma subsistance après sa mort. Mes jours de congé, je repeignais la maison de mes parents puis celle des voisins. Un peintre m'a proposé que je devienne apprenti. Ma mère a refusé. J'ai compris que je devrais attendre la majorité à 21 ans pour réaliser mon rêve.

« En classe de première, mon professeur de mathématiques, un abbé presque chauve qui portait des chaussettes violettes mit un terme à mon désintérêt envers l'école. Il me rendit amoureux des mathématiques. En mai 1968, nous n'étions que trois en classe de français et mon professeur m'a donné l'envie d'écrire. Quand j'écris un livre, je l'imprime en un exemplaire, et je l'envoie à un relieur qui réalise une couverture en cuir avec de la feuille d'or. Je le donne

à la personne qui m'a inspiré puis je brûle le manuscrit. Je n'ai gardé qu'un livre, sa destinataire ayant préféré le manuscrit.

« L'abbé a arrêté d'enseigner peu après mon départ à cause des mathématiques modernes qu'il abhorrait. Les mathématiques modernes ne servaient qu'à flatter l'ego égaré d'un inspecteur d'académie. L'autre délire, la méthode globale d'apprentissage de l'écriture a contribué à fabriquer une génération d'illettrés.

« J'envisageais de devenir médecin comme mon cousin, mais je fus rebuté par le volume de données de sciences naturelles à ingurgiter. Je préférais les mathématiques et la physique alors, je suis allé en prépa à Stanislas où j'ai rencontré David. Nos chambres se jouxtaient. Il jouait de la guitare et chantait Brassens. Je rédigeais des solutions aux problèmes de la Revue de mathématiques spéciales. Quand ma solution était publiée, j'allais la montrer à David qui me félicitait. Je connaissais les chansons de Brassens par cœur, par contre, il a échoué à m'enseigner la guitare face à ma répulsion envers le solfège et mon absence d'oreille musicale.

« Il y avait dans le lycée des fils de familles riches ; l'un deux nous a invités dans un appartement que lui avait offert ses parents, rue de Grenelle. L'immeuble venait d'être livré avec du tissu tendu sur les murs, de la moquette épaisse, selon les canons de la mode de l'époque. Ce luxe-là, je ne l'enviais pas. David, lui, était impressionné ; il pénétrait un territoire inconnu, terriblement attirant. En marchant vers nos chambres d'internat, il m'a dit : « *un jour, je serais riche moi aussi. Je pourrais tout m'offrir sans me soucier du prix à payer* ».

« La mère de David avait épousé un militaire qui servit la patrie en Indochine puis en Algérie. Il portait le drapeau français dans son cœur, mais n'avait pas compris la guerre du Vietnam. Il avait combattu à Diên Biên Phu, mais préférait la variété des paysages du Vietnam du Nord. Le hasard a voulu que la fin de la guerre entre les Américains et les Nord vietnamiens ait été négociée à quelques mètres de ma maison, rue Darthé à Choisy-le-Roi. Je voyais chaque jour arriver la voiture d'Henri Kissinger qui négociait avec Le Duc

Tho et Nguyễn Thi Binh. Un seul agent de police en faction devant la maison assurait la sécurité. Personne ne semblait au courant des négociations. Si elles avaient eu lieu à notre époque, des camions satellites des journalistes et la police auraient obturé la rue.

« Le père de David aurait aimé que son fils aîné pilote un mirage IV. Il disait que l'armée de l'air représentait l'avenir, car elle économisait la vie des troupes au sol. David ne voulait pas couper ses cheveux longs et blonds qui attiraient la gent féminine. Il lui a annoncé qu'il avait échoué à l'École de l'air et à Navale, en omettant de lui préciser qu'il n'avait pas présenté les concours. Quand il a appris à ses parents qu'il intégrait Normale Sup, avec un brin de fierté, son père lui a répondu d'un air déçu : « j'aurais préféré un aviateur à un professeur ».

« Mon père l'a félicité, et ils ont parlé d'économie, de finance, du roi dollar que les Américains entraînaient aux abysses afin de favoriser leurs exportations. Il lui a dit que le travail ne rapporterait plus rien en France parce que les communistes feraient exploser les charges sociales et conduiraient le pays à la ruine puis à la révolution. L'Europe, trop divisée, ne pèserait pas lourd face aux États-Unis. David en a déduit que son avenir se situait là-bas, il voyait grand.

« Nous sommes partis en vacances aux États-Unis. Nous avons rencontré des étudiants et nous avons réalisé le tour de la Californie en camping-car. Nous avons découvert Disneyland et visité le campus de Berkeley. Le soir, nous nous buvions un verre de Bourbon dans un pub. « À notre retour de vacances, nous nous sommes séparés, chacun a rejoint son école. Les mathématiques marginalisées dans mon cursus, je m'ennuyais à nouveau. Je me suis inscrit en sciences économiques où je suivais les cours le soir. Les professeurs marxistes dénigraient à longueur de cours la société capitaliste et rabâchaient que seules l'URSS ou la Chine de Mao garantissaient le bonheur du peuple. Le monde entier allait devenir communiste, il convenait de s'y préparer. Aux premières partielles, j'ai défendu l'idée que la Chine et la Russie deviendraient capitalistes, que le mur de Berlin s'effondrerait et que le

communisme sombrerait. J'ai obtenu une si mauvaise note que j'ai renoncé à former mes professeurs.

« Je me suis intéressé à la graphologie et à la psychologie. Je souhaitais devenir un dirigeant compétent et maîtriser outre les sciences, les technologies, la gestion et les ressources humaines. En troisième année, j'ai réalisé mon stage de fin d'études dans la communauté urbaine de Lille. J'ai créé une tarification de type carte orange. Quand j'ai présenté mon étude, un autre élève de notre école qui suivait un stage d'urbanisme l'a trouvée intéressante et m'a conseillé de l'appliquer. Gaulliste, membre de l'union de jeunes pour le progrès, j'étais tenté par la politique, pourtant, je n'ai pas suivi le conseil de ce condisciple qui est devenu maire, puis député et ministre. Il s'agissait de la première opportunité manquée d'une longue liste.

« À la fin de mes études, j'ai passé des vacances avec David et sa sœur. C'est à ce moment que j'ai connu la chapelle Notre-Dame de Pitié. David souhaitait que je suive un MBA (master of business administration) à Stanford à la suite de mes études d'ingénieur avec lui. Moi, je ne voulais pas gagner de l'argent avec de l'argent, je considérais les financiers comme des parasites qui s'enrichissent sur le dos des entrepreneurs. Surtout, mon statut d'enfant unique, avec des parents âgés, m'imposait de m'occuper de leurs vieux jours. Le pire jour de ma vie, je les ai conduits à Orly dans ma vieille 204. Ils se sont envolés au paradis et moi je suis resté sur le trottoir. Je pense souvent à cette chanson de Brassens que David me chantait : « *le temps d'apprendre à vivre, il est déjà trop tard* ».

« J'ai rejoint le groupe Bouygues comme ingénieur de travaux. Je n'hésitais pas à manier la truelle. Je préférais les tâches manuelles aux papiers. Après trois chantiers, j'ai été promu au bureau d'études, je me suis vite ennuyé face à ma machine à calculer. J'ai décidé de suivre un MBA à l'EM Lyon. Ce fut la plus belle année scolaire de ma vie. J'aurais aimé qu'elle ne finisse jamais. Je ne me suis pas ennuyé une seconde.

« J'ai postulé à un poste dans une société de consultants sur Paris. Le patron dirigeait quatre entreprises complémentaires. Je

travaillais tard le soir, le samedi et même le dimanche. Je réalisais un montant d'honoraires impressionnant, plusieurs millions de francs par an. J'intervenais dans de grandes sociétés nationalisées, au ministère de l'Environnement. J'écrivais en langage technocratique, obscur au commun des mortels, mais prisé des énarques. Mon employeur a acquis une société qui disposait d'un brevet dans le domaine médical. Il m'a proposé le poste de directeur du marketing. Le chiffre d'affaires a été multiplié par 80 en deux ans. Mon patron m'a alors proposé de devenir son associé dans une entreprise immobilière de rénovation d'immeubles.

« Mon patron fréquentait la jet set. Il avait décidé de sponsoriser une écurie de bateaux offshore dirigée par José Dolhem, le demi-frère de Didier Pironi qui avait été pilote de course. Il est parti dans le sud avec son banquier, une amie et un cadre d'Elf dans l'avion que pilotait José. L'avion s'est écrasé au décollage après une escale technique à Roanne. Il s'agissait d'un biturbopropulseur Mitsubishi de type M U 2 surnommé « *le faiseur de veuves* » en raison d'un taux d'accident supérieur à 25 %. Il a coûté la vie à plus de 330 personnes. L'avion se comportait de façon intermédiaire entre un jet et un avion à hélice. En cas de panne d'un moteur au décollage, il fallait suivre une procédure qui fut établie en 2006. L'avion n'a pas perdu son autorisation de vol. Le fabricant envoyait ses condoléances aux veuves. Personne ne s'est plaint. L'héritage a dû aider, je pense.

– Le tableau de votre famille et votre parcours professionnel sont achevés. Vos parents et grands-parents vous ont transmis le sens du devoir, du travail, un niveau d'éthique très élevé jusqu'à l'abnégation. De belles qualités, hélas inadaptées au monde moderne où la ruse prime. Votre scolarité évoque un tempérament de zèbre. Avez vous été testé ?

– Oui, au service militaire. J'ai obtenu 99 % de réponses justes aux tests. C'est à ce moment que j'ai eu passé les tests à Mensa. J'ai su que j'étais surdoué.

– Nous allons poursuivre l'analyse sous forme d'entretien en évoquant votre salariée. Je vous rappelle que vous devez mentionner le moindre détail, la vérité s'y niche.

L'ASSISTANTE

*« Les allusions et remarques perverses sont un conditionnement négatif, un lavage de cerveau »
Marie France Hirigoyen. Le harcèlement moral*

– J'ai créé une société de prestation de service dans le domaine dentaire. Après une année seul, j'ai recruté ma première salariée, une étudiante en architecture à temps partiel d'origine yougoslave. Cela s'est bien passé. À son départ, elle m'a invité à un spectacle de Chevallier et Laspales.

« J'ai embauché ma seconde assistante à temps plein. Mon entreprise se situait à Cachan dans un centre commercial en bas d'une tour. Dans ce centre, je me souviens d'une pharmacie, d'un artiste peintre et d'un cabinet médical. Je me suis toujours efforcé d'aider les autres à progresser. Je ne recrutais pas selon l'aspect physique ou l'origine du nom, mais par test de mise en situation de travail. J'ai précisé sur l'annonce : *« débutants acceptés, bonne vision de près souhaitée, habileté manuelle, formation assurée »*. J'ai reçu le CV d'une candidate habitant la commune voisine. Elle se nommait Erika Clocheton. Je l'ai appelée. Le téléphone a sonné sept fois avant qu'elle décroche. Elle prenait son bain. Elle se dit intéressée par le poste. Je lui ai fixé un rendez-vous.

- Comment savez-vous qu'elle prenait son bain ?
- Elle me l'a dit lors de notre premier rendez-vous.
- J'y vois une volonté de créer un climat de proximité.

– Elle s’est présentée à l’heure dite en tailleur. J’étais étonné de cette élégance, les candidats au poste venant généralement en jeans baskets. Elle a réussi les tests avec une habileté qui contrastait avec les autres candidats au poste. Elle m’a dit bénéficier d’une acuité visuelle de 20/10. Son agilité manuelle lui venait du piano qu’elle avait pratiqué dans son enfance. Elle avait renoncé à cause du solfège. Je lui ai proposé de commencer sa période d’essai dès le lendemain. Le jour de son intégration, son élégance perdurait. Je l’invitais dans un restaurant de Villebon. Sur la table couverte d’une nappe blanche dans un bol blanc se trouvaient des bigorneaux morts. Elle avalait sans mâcher, comme si elle avait peur que son plat lui soit enlevé. Elle m’a demandé si elle devrait toujours venir travailler en tailleur. J’étais étonné de cette question, le poste ayant été décrit comme technique et sans contact avec le public. Je lui ai répondu que sa tenue m’indifférait.

– Cette élégance a-t-elle perduré ?

– Oui, elle était toujours parfaitement coiffée et arborait des vêtements de dernière mode comme si elle défilait sur un podium. Elle m’a dit qu’elle conservait ses chaussures dans sa maison y compris dans sa salle de bains.

– Elle restait en représentation dans l’intimité de son foyer. Intéressant.

– Elle évoqua le divorce de ses parents. Elle le vivait mal. À ses yeux, son père était responsable du désastre, sa mère, d’origine allemande, bénéficiait du statut de victime. Femme au foyer, elle avait élevé quatre enfants, s’occupait bien de sa maison, de son grand jardin. Selon Erika, son père la méprisait, disait d’elle « *qu’elle n’était bonne qu’à torcher des gamins* ». Il l’a ravalait au rang de robot, une machine à procréer, inculte, de niveau inférieur. Le père ingrat avait profité de la jeunesse de sa femme et la quittait pour une plus vieille, une horreur pire que de changer pour une jeune femme comme la plupart des hommes de cet âge. Elle ne trouvait pas d’excuses au père ni même aux hommes qui portaient à ses yeux le fardeau de l’adultère prévisible. Tel coulait son discours

récurrent. Je ne sais pas d'où lui venait cette haine des hommes, des chefs, de l'autorité.

– De l'enfance ou de l'hérédité, ou les deux. Approfondissez l'image du père.

– Elle dépeignait son père en monstre d'égoïsme qui s'était placé sous le régime de la communauté universelle avec sa seconde femme afin de déshériter ses enfants. Il considérait ses enfants comme des inférieurs, incapables de progresser. Elle s'identifiait à sa mère, souffrait en osmose avec elle. Elle donnait des surnoms aux gens qu'elle méprisait. Elle avait surnommé son père « panse à bière » en référence à son gros ventre. Ce premier repas préfigura notre relation durant l'année qui a suivi. Elle se racontait et je l'écoutais. Elle disait, se disait, médissait. Je ne me souviens pas avoir parlé de moi, ou bien en mode insignifiant, un ruisseau submergé dans le fleuve de ses mots. Elle en avait conscience, et me susurrant : « *Je suis un moulin à paroles* ».

– Vous connaissiez la mère ?

– Oui

– Accordait-elle une grande importance à son image ?

– Oui. Elle était contrainte, elle aussi, en représentation. Une grande importance accordée à l'intérieur, au ménage, à la propreté, une phobie des microbes.

– Abordons la scolarité d'Erika.

– Douée à l'école, elle avait sauté une classe de l'école primaire. Dans la classe supérieure, elle manipulait la maîtresse qui céda à la première de ses exigences, ne pas travailler, d'où l'inévitable conséquence d'un redoublement. La cueillette de trèfles à quatre feuilles supposés lui apporter la prospérité sur le chemin de l'école, et les bavardages entre camarades constituaient ses seuls centres d'intérêt. Sa sœur, soucieuse de l'aider, enregistrait ses livres, sans résultat. Elle voyait en l'éducation une forme d'endoctrinement, une entrave à sa liberté. Dans le travail, elle refusait de lire la documentation de l'entreprise. Je devais lui expliquer le travail dix fois en utilisant sa mémoire, car elle s'interdisait tout effort de

compréhension. Ensuite, elle appliquait comme un robot. Elle ne m'a jamais proposé une amélioration de ses procédures de travail.

– Diriez-vous que le travail ne l'intéressait pas, mais qu'elle ne voulait pas en changer par conformisme ?

– Elle était dénuée d'ambition, elle vivait le travail comme une contrainte, une perte de temps. En refusant d'utiliser son intelligence dans des études, elle avait perdu son statut social de fille de banquier. Elle était déclassée dans un monde d'ouvriers et d'employés. Si elle ne se privait pas d'ailleurs de regretter une décision, elle estimait qu'il était impossible de modifier le cours des événements. Elle utiliserait dans sa seconde vie l'expérience acquise dans la première. Je lui ai proposé de passer un test de QI. Elle a obtenu 110. Je pensais qu'il faut utiliser son coefficient intellectuel au maximum. Elle m'avait dit qu'elle aurait aimé devenir psychologue alors je lui ai proposé des livres de psychologie. Elle a refusé de les ouvrir et même de les tenir en main. Je ne comprenais pas qu'une personne intelligente rejette la culture. Je souhaitais élever les autres, les pousser au bout de leur potentiel comme des élèves de classes préparatoires. Avec elle, j'ai échoué.

– À quel niveau a-t-elle quitté le collège ?

– En classe de quatrième, le conseiller d'orientation lui avait proposé de préparer un CAP de couvreur. Elle a refusé, a choisi la coiffure. Elle a réussi la pratique du CAP, mais elle a échoué à la théorie par refus obstiné d'ouvrir un livre ou ses oreilles durant les cours. Rien de grave, elle avait compris son erreur d'orientation quand elle avait étalé du shampoing sur la tête desquamée d'une personne âgée. Elle avait souffert de cette vision d'horreur qui la projetait dans sa sénescence annoncée. Excellentes au début, ses relations avec ses patrons du salon de coiffure s'étaient assombries. Elle revendiquait un harcèlement sexuel de la part du patron qui avait tenté d'abuser d'elle dans l'arrière-boutique.

– Vous l'avez cru,

– Oui

– A-t-elle porté plainte ?

– Non.

– Votre crédulité signe la vulnérabilité à l’emprise.

– Le temps béni de l’enfance insouciante s’est évanoui quand son père l’a envoyé à 16 ans dans une fabrique de produits chimiques. Elle embauchait à 5 heures du matin, remplissait des bouteilles de détergent et vissait des bouchons pendant toute la journée de travail. Le hangar n’était pas chauffé. Ses doigts s’engourdisaient dans le froid de l’hiver. Elle s’entendait bien avec le patron, hélas, la patronne, jalouse, en prit ombrage. Elle a dû quitter l’entreprise. Elle a contesté son solde de tout compte, et son père est intervenu en menaçant le chef d’entreprise d’une action prud’homale. Le patron a payé.

– Décidément, la chance ne lui souriait pas. Vous l’avez cru sans entendre la version du patron ?

– Oui.

– Il aurait fallu appeler ses anciens patrons et entendre leur avis. Si vous aviez été consultant, vous auriez vérifié ?

– Évidemment. Je reconnais que les cordonniers sont les plus mal chaussés. Elle allait de Charybde en Scylla. Elle travailla chez McDonald’s. Elle se plaignait de l’obligation de pointer quand elle prenait sa pause cigarette. Elle a été affectée à la caisse. Un jour, elle fut accusée d’y avoir subtilisé de l’argent. Ils voulaient la fouiller. Elle s’est enfermée dans les toilettes. Elle a quitté l’entreprise.

– Je relève l’idée prévalente majeure d’un larcin.

– Je n’ai pas imaginé un vol. Qu’est-ce qui vous fait dire qu’elle avait volé ?

– Mc Donald est bien géré, l’argent d’une caisse ne disparaît pas sans raison. Si elle n’avait pas volé, elle aurait consenti à la fouille. Elle s’est enfuie aux toilettes, afin de jeter l’argent volé. En vous racontant cette histoire, elle a pris le risque de se faire passer pour une voleuse. Elle a testé votre crédulité.

– Vous êtes sûre ?

– Oui, la personnalité se dessine : séduction, mise sous emprise, fourberie. Il s’agit des items 3, 4, 8 de la perversion narcissique.

– Durant deux ans, elle a gardé des enfants. Je ne l’ai jamais entendue dire du mal de ce travail et de ses patrons. Le père de famille revenait lui cuisiner son repas de midi. Il lui avait vendu sa voiture à son départ à un prix dérisoire. Elle m’a présenté ce couple. Il s’agissait de personnes timides, emphatiques.

– Soumises. Ce n’est pas normal de revenir de son travail cuisiner le repas d’une baby-sitter. En vous présentant les employeurs parfaits à ses yeux, elle vous a incité à les imiter, à vous soumettre à ses quatre volontés.

– Vous voulez dire qu’elle m’a manipulé dès la première semaine, que chaque phrase était calculée ?

– D’évidence. Je note deux items de manipulation : le 8 « elle critique sans en avoir l’air, et elle dévalorise et juge » et le 11 « elle se victimise pour qu’on la plaigne ».

– Je pensais qu’elle me racontait sa vie, avait besoin de s’épancher, m’octroyait le rôle d’un psychanalyste. Tous les malheurs qui sortaient de sa bouche finissaient par cette phrase « Ma vie s’est arrêtée à 14 ans quand j’ai lu les cornichons en chocolat de Stéphanie ».

– Construction romanesque. L’héroïne du roman, Stéphanie, n’a pas existé, mais à la sortie de l’ouvrage, les lecteurs ne le savaient pas. Une génération d’adolescente s’est identifiée à un personnage fictif. L’auteur, Philippe Labro, a prétendu s’être inspiré d’un personnage réel puis a reconnu que tout était inventé. La vie d’Erika évoque un chemin bordé de rosiers jusqu’à l’adolescence ensuite, les pétales sont tombés, ne restaient que les épines, le chemin rétrécissait, les rosiers la scarifiaient. Poursuivez sur son cursus professionnel.

À la fin de son contrat de nurse, elle a travaillé chez Chevignon au centre commercial Belle Épine. Le poste ne lui convenait pas. Il y avait peu de clients, et le patron imposait que le personnel demeure actif. Il fallait faire mine de ranger les vêtements, ce qui imposait de les déranger. Un travail inutile. Le contrat à durée déterminée devait durer deux mois. Il n’avait pas été renouvelé.

– Je comprends l’employeur qui voulait simuler une activité, je comprends aussi la salariée. Demander à une employée de réaliser un travail qu’elle juge inutile démotive.

– Pourrait-on parler de harcèlement moral ?

– Non, car l’objectif est logique, ne pas se montrer inactif face au client. Il en irait autrement si l’employeur avait exigé qu’elle range et dérange les vêtements hors de la présence de la clientèle.

– Elle vivait au jour le jour, dépensait son salaire en une semaine et finissait le mois à crédit, afin de ne rien laisser en cas de mort subite. Elle m’a expliqué que cette attitude avait débuté à la mort accidentelle de son grand frère. Depuis, elle voulait mourir avec le plus de dettes possible, autant que la banque lui permettait. Elle avait contracté un découvert bancaire qui la ruinait en agios. Je lui ai proposé de me substituer à sa banque avec un prêt entreprise sans intérêt. Elle a accepté.

– Vous a-t-elle remercié ?

– Non. Elle m’a expliqué qu’elle ne pouvait pas dire merci.

– « Tout lui était dû ». L’item de manipulation 31. Parlez-moi de sa vie familiale.

– Elle avait rencontré son compagnon au collègue. Il s’appelait Jacky. Ils s’étaient séparés après quelques mois de vie commune dans un studio de Lagny-sur-Marne. Elle était venue vivre dans un appartement que la Banque de France réserve aux membres de son personnel et à leurs enfants avec un loyer inférieur au prix du marché, au minimum de 30 %. Des employés qui profitent de cet avantage en nature économisent et acquièrent une résidence secondaire en vue de leur retraite. Ils bénéficient d’une pension confortable, due aux régimes spéciaux de retraite. La Banque de France comporte plus d’employés que les 16 banques centrales de l’Europe. Les salariés peuvent obtenir jusqu’à 45 jours de congé avec les RTT. C’est la mine d’or des salariés qui vivent plus de cinquante-cinq ans, l’âge de la retraite. Ils sont nombreux, car la banque ne fatigue pas. L’espérance-vie s’avère bien plus longue que celle des maçons. La formation interne continue constitue un autre avantage. On peut entrer en bas de l’échelle puis gravir les échelons

par concours internes. Erika souhaitait travailler à la Banque de France. Elle s'était présentée au concours, avait échoué.

– Revenons à son compagnon.

– Elle disait qu'elle avait commis « *l'erreur de sa vie en se laissant choisir par Jacky puis d'avoir accepté, après un an de résistance, une relation avec cet ouvrier issu d'une famille de prolos immigrés, sorti de l'école en cinquième, un an avant elle* ». Elle donnait de lui un aspect peu flatteur, des yeux globuleux, une bosse sur la tête, toujours en survêtement, ce qui constituait une injure à l'élégance que lui avait enseignée sa mère en l'emmenant dans les magasins dès qu'elle disposait d'un instant de liberté. Il ignorait les bonnes manières. Elle lui reprochait son égoïste, l'absence des marques de savoir-faire qu'attendent les filles de la haute société : ouvrir la portière de la voiture, régler la note du restaurant, couvrir l'être aimé de fleurs et de bijoux. Le prototype parfait du beauf. Elle le méprisait.

– Comment se comportait-elle avec ses amis et les membres de sa famille ?

– Ceux qui lui donnaient ce qu'elle voulait remplissaient la colonne des gentils, les autres, celle des monstres.

Au collège, elle avait formé une bande de filles avec sa copine Jenny. Elles terrorisaient les bons élèves et les dissuadaient de travailler.

– Item 28 de la manipulation : « *Elle se montre parfaitement efficace pour atteindre ses propres buts, mais aux dépens d'autrui* ». Parlez-moi de son attitude au travail.

– Le travail d'Erika consistait à finir, contrôler, trier, marquer, conditionner des prothèses dentaires. Ses doigts de pianiste et sa vision de près exceptionnelle lui conféraient une grande aisance. Nous écoutions la radio ou des CD. Je préférais des émissions d'information ou de débats, elle préférait la musique, donc nous pratiquions l'alternance. Elle appréciait Renaud, héritier de Brassens, cela me convenait. Je l'ai invitée à ses concerts. Nous sommes allés ensemble à un concert de Vanessa Paradis. Je connaissais « *Joe le taxi* » par cœur.

« Elle possédait une chienne berger allemand issue d'un croisement incertain qui portait un bandana rouge comme le chanteur Renaud. Elle était venue au bureau avec elle dès le deuxième jour de travail, en m'informant qu'il lui était impossible de la laisser seule chez elle. Elle aimait à dire qu'elle ne la céderait jamais, même contre un million de francs. La chienne se couchait à ses pieds contre son bureau, soumise, apeurée à la moindre remontrance.

« L'esprit d'Erika était envahi par des problèmes qui ne la concernaient pas et dans lesquels elle s'immisçait. Elle reprochait à son père d'avoir divorcé de sa mère, cette sainte femme qui s'était sacrifiée dans l'élevage de ses enfants. J'aurais préféré parler avec elle de philosophie, hélas, ses sujets de conversation se limitaient à sa famille, ses amis et ses problèmes avec eux.

– Je ne comprends pas que vous ayez été attiré par une personne inculte. Votre première salariée, étudiante en architecture, vous correspondait mieux. L'attraction intellectuelle étant exclue, j'envisage l'attraction physique. Parlez-moi de sa morphologie ?

– Petite, blonde, un visage agréable, un nez mutin à la Brigitte Bardot...

– David m'a dit que vous aimiez les filles blondes, fines, d'environ 1.65 m avec des yeux verts, que vous ne regardiez pas les autres, même très belles !

– David vous a bien renseigné.

– Elle rentrait dans vos critères non ?

– Le Dr Hirigoyen m'a demandé si j'étais amoureux d'Erika. Je lui ai répondu qu'elle fumait. La fumée chez les asthmatiques interdit une relation, question de survie. Vous la pensiez amoureuse de moi ?

– Il faudrait définir l'amour. S'agit-il de la générosité d'un échange équilibré, ou de la possession, de soumission à l'égoïsme du dominant ? Je pense qu'elle recherchait votre générosité, votre affectivité et surtout votre caractère enfantin. Les caractéristiques majeures du surdoué.

– Elle haïssait les hommes ; elle disait : « *tous les mecs sont pareils, tous pourris, des connards et tous les patrons aussi sont pareils, des exploités* ». Jacky menait campagne en faveur de Jean Marie Le Pen, elle épousait les idées de Renaud. Moi, Renaud, je le préférais anarchiste comme Brassens que communiste. Le communisme incite à la paresse, conduit à la destruction de l'appareil productif, à la disette puis à la famine.

– Ne nous égarons pas dans la politique. Revenons à Erika. Je note une haine de l'autorité, de l'homme, du patron, du père du sexe masculin. C'est la clé de sa personnalité, nous y reviendrons.

– Je l'avais compris. Je recherchais l'exemplarité pour n'être pas étiqueté « *patron* ». Je répondais toujours favorablement à ses demandes, je lui accordais les jours de congé qu'elle souhaitait. Comme elle dénigrant à longueur de journée Jacky, je lui ai demandé pourquoi elle ne le quittait pas. Elle a accepté un rendez-vous avec un de ses anciens prétendants qu'elle avait connu dans la cour du collège. Elle revint désespérée : « *Je suis comme ma mère incapable de changer, je dois attendre ma deuxième vie, je vais devoir retourner avec le premier, le ringard, le prolo* ». Elle avait 22 ans et estimait sa vie finie ! J'eus droit à la litanie « *ma vie s'est arrêtée à quatorze ans* ». Je l'ai invité à manger un couscous au Marocain de Bagneux, elle a repris deux fois de la semoule, a fumé deux cigarettes et se sentait mieux.

– Processus récurrent, idées obsessionnelles, évolution bloquée. Parlons des relations d'Erika avec votre épouse ?

– Mon épouse est entrée dans nos bureaux de Cachan et lui a tendu la main en disant sur un ton avenant : « *Mylène Muller, bonjour* ». Erika a peu parlé. Mylène ne m'a pas parlé d'Erika. Elle travaillait au siège de l'entreprise, dans notre maison, gérait l'administratif.

« Erika nous a invités dans son appartement, ainsi que son père. Elle minaudait, le valorisait, s'est installée sur ses genoux comme une enfant. J'étais sidéré de leur complicité en totale discordance avec la haine distillée pendant des semaines contre lui, le père

indigne. Elle jouait un rôle qui m'empêchait d'approcher sa personnalité profonde. J'en éprouvais un malaise. Je glissais sur sa carapace comme sur une savonnette.

– Je valide l'item 7 du pervers narcissique « le pervers narcissique manque d'authenticité ». Supposons qu'un client de votre cabinet de recrutement vous ait dit qu'il ne cernait pas son salarié en fin de période d'essai, que lui auriez-vous conseillé ?

– De mettre fin au contrat.

– Il faut vous appliquer vos conseils, vous considérer comme votre propre client.

– Je pensais que le conflit avec son père n'était pas éteint, seulement entre parenthèses. Je pensais à une maniaco-dépression.

– Terme désuet, remplacé par bipolarité. La société actuelle aime adoucir l'anormalité. Les aveugles deviennent des mal voyants, les sourds, des malentendants.

– On caractérisera bientôt les morts par des non-vivants.

– Je ne crois pas, il n'y a pas de risque de les vexer puisqu'ils n'existent plus. Je ne vois pas de trouble bipolaire dans la description que vous me donnez de cette salariée. Je vois une personnalité qui rejette la dépression sur son objet. Nous y reviendrons. Ne brûlons pas les étapes. Pourriez-vous me parler des grands-parents ?

– Erika m'a emmené chez sa grand-mère paternelle. Elle m'a paru intelligente, clairvoyante, une grand-mère de rêve en quelque sorte. Puis elle m'a présenté sa sœur, très jolie, gentille, aimable. Ma femme l'a trouvée authentique, nature, sympathique, intelligente. Dès notre première rencontre, nous nous sommes embrassés, tandis que je devais faire très attention à ne pas entrer dans la sphère personnelle d'Erika en lui expliquant un travail. Je devais me placer de l'autre côté du bureau et étendre le bras pour lui expliquer le geste à accomplir.

« Erika m'a parlé de sa tante et de son oncle, lui aussi banquier, et son épouse sans me les présenter. Elle les affublait du surnom de « prout, prout, ma chère ».

– Que signifie cette expression ?
– Qui pète plus haut que son cul.
– Je ne comprends pas l’argot. J’ai appris le français en lisant des livres classiques. Je vous l’ai déjà dit.

– Désolé. Elle considérait son oncle et sa tante qui travaillaient eux aussi dans une grande banque d’affaires comme prétentieux, pédants, snobs, elle ne me les a pas présentés.

– En psychogénéalogie, je me limite aux ascendants, donc nous ne parlerons plus de sa tante et de son oncle.

– Un après-midi, Erika m’a demandé de l’accompagner chez son précédent employeur, Chevignon, au centre commercial Belle Épine. Elle souhaitait que j’achète un blouson. Je suis ressorti avec deux blousons. Le patron m’a pris à part et m’a dit : « *Bon courage, je vous plains* ». Il en avait bavé et elle n’était restée que deux mois.

– Il n’évoquait en rien le patron pervers qu’elle vous avait décrit.

– Effectivement. Elle a décidé de renouer avec son compagnon et nous l’a présenté. Je m’attendais à rencontrer un monstre d’égoïsme, mal habillé et laid. J’ai rencontré un beau blond sympathique, attentionné, intelligent, habile de ses mains, consciencieux, promis à une belle carrière dans un métier manuel et artistique. Elle m’avait menti, la description de son compagnon se révélait diffamatoire, uniquement motivée par leur conflit, mais je ne lui en tenais pas rigueur.

– « Elle ment », item 18 de la manipulation.

– Notre relation s’est poursuivie sous les meilleurs auspices. Elle ne calomniait plus personne, elle se remémorait les jours heureux de son adolescence. Elle voyait la vie en rose, m’invita en Allemagne chez sa mère à l’époque du carnaval. Le travail se passait dans une bonne ambiance. Nous avons vendu le local de Cachan et elle est venue travailler chez moi.

« Ma femme lui préparait des mets à son goût tous les midis. Nous sommes partis en vacances ensemble à Port Barcarès. L’année suivante, alors que ma femme était seule à Hossegor, nous l’avons rejoint un week-end en avion. Elle vivait là son baptême de l’air.

Une autre fois, je l'ai invité à Center Parc. Nos deux couples étaient devenus inséparables.

– Que disait-elle de vous à son entourage ?

– Elle m'avait placé sur un piédestal. Le patron idéal. Je lui ai proposé de devenir marraine de ma seconde fille. Elle a accepté. Elle est devenue un membre de notre famille.

Un jour, elle nous informa qu'elle débutait une grossesse. Durant cette période, elle a été traitée à la maison comme une princesse, avec des repas étudiés, ainsi que deux croissants au beurre à dix heures du matin.

« Lors de son congé maternité, je l'ai remplacée par une jeune Portugaise, Linda. Elle était compétente, sérieuse, aussi bavarde qu'Erika. J'imaginai qu'elle s'entendrait bien avec elle. L'entreprise se développait. Nous avons implanté nos bureaux dans un local à Châtenay-Malabry, car les locaux à mon domicile devenaient trop petits pour accueillir deux salariées.

« À son retour, Erika a refusé de parler à Linda. Elle se contentait des formules de politesse. Bonjour, bonsoir, rien d'autre. Elle ne la regardait pas. Nos locaux comportaient une pièce principale et deux bureaux indépendants. J'ai proposé à Linda de travailler dans un bureau séparé, sans succès. Elle souhaitait rester dans la pièce principale où elle s'installait sur le bar de la cuisine américaine. Erika me parlait sans arrêt et choisissait la musique. Linda écoutait du japonais sur son baladeur. Linda souhaitait rester. Erika m'a dit qu'elle ne supportait pas les Portugaises parce qu'elles étaient mal habillées. Je n'ai pas proposé de contrat à durée indéterminée à Linda.

– Aux États-Unis, vous auriez choisi la plus performante. L'entreprise prime. Linda mêlait compétence et sociabilité. La jalousie d'Erika risquait de recréer des problèmes à chaque nouvelle embauche. Vous vous êtes soumis à Erika parce qu'elle était entrée dans votre famille en devenant marraine de votre fille. Vous aviez perdu votre ascendant sur elle. Elle est devenue la maîtresse du jeu. Il est dangereux de mélanger les relations personnelles et professionnelles. À mesure que vous me racontez votre histoire, je

vois une accumulation de signaux négatifs sur la personnalité d'Erika. La jalousie professionnelle est l'item 19 de la perversion narcissique. Comme conseil en ressources humaines, auriez-vous conseillé à un patron de prendre une salariée comme marraine ?

– Non, bien sûr. Son attitude à l'égard de Linda relève-t-elle du harcèlement moral ?

– Oui, nier la présence d'un collègue, ne pas lui adresser la parole ou la dénigrer sur son apparence physique est une disqualification, composante du harcèlement moral. Toutefois, rien ne peut vous être reproché, les faits étant advenus avant la publication de l'ouvrage du Dr Hirigoyen sur le harcèlement moral. Un chef d'entreprise ne doit pas maintenir dans le même bureau des personnes en conflit. Dès lors que Linda refusait de travailler dans un bureau isolé, la séparation s'imposait. En faisant entrer Erika dans votre famille, vous vous êtes privé d'autorité et de la faculté de la licencier pour faute. Elle est devenue la patronne de fait de votre entreprise. Elle vous a placé sous emprise avec beaucoup de finesse.

– le Dr Hirigoyen m'a reproché d'avoir mis de l'affectivité dans des relations professionnelles. À cette époque, je ne voyais pas Erika comme une manipulatrice. D'ailleurs, elle m'a proposé de devenir le parrain de sa fille.

– Réciprocité ou renforcement de l'emprise.

– Vous voulez dire qu'elle a utilisé son enfant.

– Ce type de personne assimile ses enfants à des objets. Elle peut les instrumentaliser ou les renier sans états d'âme. Poursuivez.

– Après Châtenay-Malabry, nous nous sommes installés dans des bureaux neufs et fonctionnels à Antony. Il nous fallait recruter, et nous avons reçu plusieurs dizaines d'appels à notre annonce. J'ai soumis les candidatures à Erika et nous avons embauché Sandrine d'un commun accord. Elle vendait des vêtements sur les marchés, ce qui la rapprochait d'Erika. Elle était toujours bien coiffée et bien habillée. Un jour, elle m'a dit que ça lui pesait. Elle aurait aimé venir en tenue décontractée, mais Erika l'aurait admonesté. Elle avait tenté sans succès d'obtenir l'amitié de sa collègue en l'invitant

chez elle. Sandrine avait refusé, car elle ne voulait pas mélanger relation professionnelle et relation amicale.

– Elle a besoin de l'affectivité de ses proches, comme une voiture a besoin d'essence pour avancer. Avez-vous créé une relation affective avec Sandrine ?

– Non, je n'ai jamais souhaité qu'un collaborateur devienne mon ami. Par contre, je n'ai jamais refusé une invitation d'un collaborateur.

– Vous est-il arrivé de formuler un reproche à Erika ou de subir un reproche de sa part durant cette période ?

– Non, durant les trois premières années de son contrat notre relation se révéla idyllique. Le premier désaccord est advenu lors de son mariage. J'avais mis en place le Plan d'épargne entreprise sur lequel je déposais des primes d'intéressement chaque mois. Erika m'informa qu'elle allait se marier avec Jacky. Elle voulait que nous remplissions son Plan d'épargne pour qu'elle puisse payer son mariage en le résiliant. Mon épouse acceptait de lui acheter un beau cadeau, mais pas de payer l'intégralité du mariage.

– Le paiement d'un mariage incombe aux mariés et à leurs parents.

– Elle m'a dit que son père refusait de participer. Je lui ai offert une machine à laver. Elle était contrariée, toutefois, elle nous a invités au mariage.

– Pensez-vous que cet incident a constitué le point de départ du conflit ?

– Non. Nos relations sont restées bonnes jusqu'en juin 1998. Elle attendait son second enfant et ne voulait pas subir une baisse de revenu pendant son congé maternité. Elle a demandé à mon épouse qui gérait les salaires une augmentation de 30 %. Mon épouse a refusé, car nous aurions dû augmenter en même proportion les autres salariés qui réalisaient le même travail, mettant ainsi en péril l'entreprise. De plus, à son retour, j'aurais dû maintenir cette augmentation.

« L'ambiance a changé immédiatement. Quand elle essayait un refus, elle ne négociait pas, elle ne se rebellait pas. Elle devenait

muette. Elle agissait ainsi avec son mari avec succès. Elle m'avait expliqué cette stratégie : « *Quand je n'obtiens pas ce que je veux, je lui fais la gueule et je lui pourris la vie jusqu'à ce qu'il craque et me donne ce que je veux* ». Elle avait décidé de jouer son jeu avec moi. Elle avait compris que j'étais concerné par le bien-être de mes salariés. Elle pensait sans doute que je finirais par lui céder, alors que la paie incombait à mon épouse.

Si la décision vous avait appartenu, auriez-vous cédé ?

– Oui

– Je valide deux items de manipulation : le 28, « elle est parfaitement efficace pour atteindre ses propres buts, mais aux dépens d'autrui » et le 29, « elle vous impose des actes que nous n'auriez pas exécuté de votre propre gré ».

– J'ai quitté le bureau paysager pour un bureau individuel. Elle me disait bonjour et bonsoir d'un claquement de mots, comme si elle me crachait au visage, aucune autre parole de toute la journée. Dans mon bureau, j'entendais le murmure de sa conversation avec Sandrine. Quand j'entrais dans l'espace ouvert, elles se taisaient. Sandrine n'osait plus me parler en présence d'Erika. Elle avait compris que si elle enfrenait cette règle tacite, Erika ne lui parlerait plus. Quand Erika s'absentait, Sandrine me parlait normalement. Fin juin, Erika a refusé à mon épouse de prendre le cadeau d'anniversaire destiné à ma filleule. Je n'imaginai pas qu'une mère puisse utiliser son enfant comme une arme. Elle a quitté l'entreprise et m'a envoyé un certificat médical mentionnant une grossesse pathologique. Notre entreprise, qui réalisait une part importante de travail en juin et juillet, s'est trouvée en difficulté. J'ai dû travailler dix-huit heures par jour sept jours sur sept jusqu'aux congés annuels.

– Demander une augmentation irréaliste visait à vous culpabiliser, à se faire rejeter par votre femme et être obligée de partir contre son gré. Je valide l'item 2 de la manipulation, « reporter sa responsabilité sur les autres, et se démettre des siennes ». Votre isolement relevait d'un harcèlement moral.

– À l'issue de son congé maternité, Erika nous a informés qu'elle prenait un congé parental sans préciser la durée. Elle nous a envoyé une lettre recommandée avec accusé de réception le dernier jour légal. Elle a procédé ainsi chaque année durant trois ans.

– « Elle utilise le dernier moment pour ordonner ou inciter autrui à agir ». Je relève l'item de manipulation 24. Quand un salarié est affecté à un poste clé, le bon sens et la politesse commandent d'informer l'employeur le plus tôt possible de ses absences afin de lui permettre de planifier l'emploi d'un remplaçant. Ne peut-on pas licencier après une si longue absence ?

– Notre convention collective nous l'autorisait après quatre mois d'absence, pourtant je n'ai jamais envisagé de la licencier. À l'issue des trois ans de congé parental, en septembre 2001, j'avais prévu son retour. Elle ne s'est pas présentée et m'a envoyé un arrêt-maladie. Son médecin traitant avait noté « *état dépressif* » sur le volet destiné à la CPAM (Caisse primaire d'assurance maladie). Erika était remplacée depuis longtemps, son absence ne me gênait pas. Le même jour, Sandrine m'a appelé et m'a dit « *qu'elle était dépressive* ». Elle avait une petite voix. Elle m'a envoyé un arrêt de travail.

– Vous avez cru à cette dépression.

– Elle était en pleine santé ; elle s'entendait bien avec son concubin, n'avait pas subi de décès dans sa famille. Après plusieurs années de bons et loyaux services, elle pouvait souhaiter changer de métier. J'ai pensé qu'Erika l'avait incité à se mettre en dépression afin de couler l'entreprise et de bénéficier d'un licenciement.

« Malheureusement pour elles, il y a eu un grain de sable. Tous les trois ans, les entreprises qui réalisent elles-mêmes leur paie subissent un contrôle URSSAF. Nous avons été inspectés en novembre 2001. Notre inspectrice a trouvé suspects ces deux arrêts pour état dépressif simultanés. Elle a constaté qu'Erika avait déménagé à 50 km de l'entreprise ce qui lui imposerait deux heures d'embouteillage matin et soir si elle souhaitait revenir. Les frais de

garde des deux enfants, l'essence, l'amortissement de la voiture rendaient son retour improbable.

« L'inspectrice a compris qu'elle ne souhaitait pas démissionner et vivre aux crochets de la sécurité sociale. Elle m'a dicté une lettre pour les CPAM des deux salariées. Je demandais d'interroger les deux salariées sur leur souhait de revenir dans l'entreprise. J'imagine qu'elle a demandé une enquête de son côté.

« Deux semaines plus tard, Sandrine m'a envoyé sa lettre de démission. Simultanément, Erika m'a appelé. Elle avait trouvé un poste de serveuse au restaurant de l'aérodrome de Lognes. Elle avait décidé de réaliser un essai de quinze jours et de démissionner de mon entreprise si le poste lui convenait. Quelques jours plus tard, elle m'a contacté. Cela s'était mal passé. Elle m'a dit que « *le patron était un voyou qui ne payait pas son personnel* ». Elle avait incité le chef à démissionner ainsi que des membres du personnel, afin de couler le restaurant. Elle souhaitait revenir en aménageant son contrat de travail et me demandait un rendez-vous.

– Et vous avez cédé.

– Je l'ai invitée à déjeuner à Antony avec mon épouse. Sur un ton cordial, nous avons devisé comme si nous nous étions quittés la veille. Elle m'a dicté les conditions de son retour. Elle viendrait travailler au bureau le lundi et le jeudi, à des horaires lui permettant de déposer sa fille et son fils à l'école et de les reprendre le soir, en évitant les embouteillages. Elle arriverait à 9 h 30 et repartirait à 15 h 30. Le lundi soir et le jeudi soir, je devrais lui remettre du travail à réaliser à son domicile. Elle pouvait s'arranger comme elle le souhaitait et travailler un peu plus le mardi et le jeudi pour disposer du mercredi avec ses enfants. J'ai retrouvé la personne agréable de nos premières années. Je pensais qu'elle avait changé, mûri. J'ai décidé de lui donner une seconde chance, de pardonner ses offenses. Je n'ai pas tenu compte du dicton : « *chassez le naturel, il revient au galop* ». J'ai satisfait à toutes ses exigences, en particulier, l'indemnisation de son trajet entre son domicile et son lieu de travail, non prévu par la loi.

– A-t-elle évoqué son état dépressif ?

– Elle a dit à ma femme qu'elle avait fait un baby blues. Autant elle avait bien vécu la naissance de sa fille aînée, autant elle n'avait pas accepté son fils. Elle aurait préféré une seconde fille. Depuis cette horreur du destin, elle prenait des pilules bleues pour adoucir les bleus de son âme.

– Vous avez cru son histoire de baby blues après un congé maternité de six mois et un congé parental de trois ans ?

– Sur le moment, oui.

– Le baby blues se manifeste entre le troisième et le dixième jour après l'accouchement. Elle vous a mené en bateau.

– Je ne savais pas.

– Votre épouse infirmière aurait dû le savoir. Comme dit Pirandello, « à chacun sa vérité ». Je valide l'item 5 de la manipulation : « il change ses opinions, ses comportements, ses sentiments selon les personnes ou les situations ». Vous disposiez d'un moyen unique de vous débarrasser d'elle. Alors qu'elle était sous contrat avec votre entreprise, elle a travaillé à temps plein pendant quinze jours dans une autre société. Elle vous a avoué qu'elle a détruit une autre société, ce qui montrait qu'elle n'avait pas changé. Elle vous a demandé de travailler à temps partiel et vous avez accepté alors que rien ne vous y obligeait.

« Si vous lui aviez demandé de reprendre son poste aux conditions du contrat de travail, elle n'aurait pas pu parcourir 100 km par jour à ses frais, elle aurait démissionné. En la réintégrant, vous mettiez en danger votre entreprise, les derniers salariés entrés, qu'elle ne connaissait pas, et qu'elle pouvait être tentée d'éliminer. Vous exposiez votre famille aussi, car elle pouvait prendre en otage sa filleule et faire pression sur vous. Ce mélange de la sphère professionnelle et privée constituait un danger, car elle vous avait déjà attaqué. Je voudrais comprendre les motifs d'un tel risque.

– Je pensais que notre relation agréable des débuts reviendrait, qu'elle avait changé, mûri. Je l'ai déjà dit. Surtout, je pensais à ma fille de dix ans, sa filleule.

– Vous vous êtes mis en danger et vous l’avez aussi mise en danger. Elle entrait dans l’adolescence et constituait une proie facile. Voyait-elle votre fille hors de votre présence ?

– Oui.

– Quelle naïveté ! Il ne faut pas laisser un de ses enfants en présence d’un manipulateur. Erika vous a-t-elle laissée seule avec sa fille, votre filleule ?

– Non, elle m’avait précisé qu’elle ne me laisserait pas seul avec sa fille même à 80 ans parce que son grand-père maternel draguait encore à cet âge. Et puis elle voulait me faire payer un droit de visite sans me donner le montant. Je n’ai pas donné suite.

– Item 3 de la manipulation : « Il ne communique pas clairement ses demandes, ses besoins, ses sentiments et opinions ». On retrouve la haine des hommes et l’appât du gain.

– Pendant une grève très dure de La Poste, je suis allé en Allemagne poster les courriers de nos clients allemands. Elle m’a demandé de m’accompagner pour aller visiter sa mère. Au retour, je l’ai invité à dîner dans un restaurant sur l’autoroute. En marchant, elle a vu un billet de 50 francs sur le sol de la galerie marchande. Son visage s’éclaira, d’une joie incommensurable. J’ai décidé de la tester. Je lui ai proposé de partager. Elle m’a dit : « *pour une fois que je trouve de l’argent, je le garde* ». Si elle avait accepté de partager, je lui aurais dit que je plaisantais, que je ne voulais pas du billet de 50 francs. J’ai ouvert les yeux sur sa vénalité.

– Item 20, « elle est égocentrique ». Je valide des items de manipulation à cadence soutenue.

– Cet épisode du billet de 50 francs a altéré mon amitié. Quand elle m’a demandé de conduire ma voiture sur le route vers Paris, j’ai refusé.

« Sandrine est venue chercher son solde de tout compte. Elle m’a informé que son concubin avait créé une société de coursiers. Je lui ai dit qu’Erika revenait. Elle était surprise et m’a expliqué qu’Erika lui avait dit qu’elle ne reviendrait pas. Erika lui avait suggéré de se

mettre en arrêt-maladie. Elle souhaitait profiter des indemnités de la CPAM puis du chômage et l'avait incité à la suivre.

– Encore une preuve de manipulation. Comment s'est passé le retour d'Erika ?

– Je travaillais avec trois salariés, Fouzia, Clément, Catherine. L'instant fut mémorable. Lorsqu'elle a ouvert la porte, elle est apparue souriante et a lancé à la cantonade : « *Je suis en retard, il y avait des embouteillages. Il faut vite que j'aille aux toilettes, sinon, je vais faire pipi dans mon string* ». Catherine était éberluée ! Les autres souriaient. Quand elle est revenue des toilettes, elle était intégrée dans l'équipe. Son ancien bureau était occupé depuis deux ans par Catherine. J'étais présent à mi-temps. Le reste du temps, je travaillais à la production au siège ou au commercial.

« Pendant l'absence d'Erika, l'entreprise s'était développée. Dans le cadre de notre certification comme fabricants de dispositifs médicaux, nous avons élaboré une traçabilité. Il fallait savoir qui avait réalisé chaque tâche dans le traitement d'une commande. J'ai mis au point avec Fouzia, un système qui combinait le contrôle de gestion, le suivi de la qualité et l'intéressement des salariés à la productivité et à la qualité. L'entreprise disposait d'une connaissance fine de ses coûts et pouvait mieux adapter ses prix de vente. La productivité et la qualité ont été optimisées en affectant à chaque salarié les tâches qu'il préférait. Le salaire de base ne changeait pas, la prime venait en sus. Une phase de test d'un an était prévue.

« Fouzia a présenté ce système aux autres salariés, et en particulier à Erika dès son retour. Erika a expliqué qu'elle devait rembourser un emprunt. Elle souhaitait un revenu stable, et préférait une prime discrétionnaire constante à une prime liée au travail qui varierait en fonction de l'activité de l'entreprise. Elle m'a dit que je pourrais, en tant que contrôleur final, réduire sa prime. Après dix ans au service de l'entreprise, elle me montrait qu'elle n'avait pas confiance en moi. Elle se comportait comme déléguée de syndicat marxiste. Ces gens-là sont si formatés par la lutte des classes qu'ils refusent la moindre réforme, y compris de nouveaux

avantages sociaux. Leur esprit déformé, mal tourné, cherche le piège. Quand il n'y a pas de piège, ils en imaginent un. J'étais déçu.

« Après un an, Erika a constaté que Fouzia, qui travaillait au même rythme qu'elle, disposait d'une prime de productivité supérieure à sa prime discrétionnaire. Elle a demandé à bénéficier elle aussi de ces ratios. Elle a exigé qu'ils s'appliquent aussi aux périodes de vacances ! Ma femme, qui ne voulait plus de conflit avec elle, a accédé à toutes ses demandes.

– Elle était la dirigeante de fait de votre entreprise. Avançons, évoquez les relations entre Erika et le personnel.

– Clément étudiait le droit. Fouzia suivait un contrat de qualification. Catherine avait été embauchée à temps plein en contrat d'insertion à l'emploi sur proposition de l'Agence nationale pour l'emploi. Son passé pesait : un frère schizophrène et une exclusion de la profession d'esthéticienne pour avoir brûlé une cliente avec de la cire chaude. Dépressive, elle était suivie par un psychiatre. Je l'avais autorisé, durant la période de formation qui devait durer deux ans, à n'effectuer que la moitié de ses heures. Sous psychotropes, elle ne pouvait pas travailler plus. Elle compensait sa lenteur par son application. En deux ans, elle avait bien progressé. La réinsertion était réussie. Elle avait retrouvé la confiance en elle. Ses médicaments avaient été diminués. Mon travail de formateur et ses efforts accomplis me rendaient fier. Avant le retour d'Erika, l'équipe œuvrait dans une excellente ambiance.

« Trois semaines après le retour d'Erika, Catherine était en arrêt-maladie. Erika, folle de joie, s'est installée à son bureau et nous a dit : *« j'ai retrouvé mon bureau ! »*.

« Quelques jours plus tard, Catherine a demandé à parler à la responsable administrative sur un ton agressif. Afin de la calmer, je lui ai proposé de lister ses griefs sur le cahier de suggestions de l'entreprise. Elle a commencé à écrire puis s'est soudainement ravisée, a déclaré que l'ambiance avait changé depuis le retour d'Erika, s'est retournée vers moi et m'a asséné un violent coup de poing au visage puis s'est enfuie. Elle pratiquait les arts martiaux.

J'étais sonné, incapable de réagir avec l'impression que ma mâchoire avait explosé.

« Clément s'est levé et l'a poursuivie dans le couloir. Fouzia, un instant sidérée, est venue me porter secours. Mon épouse était en état de choc. Erika demeurait impassible, indifférente, ne manifestait aucune surprise. Elle poursuivait tranquillement son travail. Malgré cette agression, j'ai refusé d'engager, seul, une procédure de licenciement pour faute grave. J'ai organisé un vote. Erika et Fouzia ont voté en faveur du licenciement, Clément et moi avons choisi de nous abstenir. J'imaginai qu'Erika avait manipulé Fouzia contre Catherine.

« Le lendemain, Catherine a glissé sous la porte d'entrée de nos bureaux des lettres m'accusant d'être un pervers, de placer des micros dans les murs, des caméras dans les plafonds, d'espionner les salariés en fouillant les poubelles. Elle s'est présentée à son entretien de licenciement avec un conseiller de salarié.

« Elle a réitéré ses allégations diffamatoires. Le conseiller a tenté sans succès de la calmer en lui disant qu'il ne voyait ni caméra ni micro, elle a continué en m'accusant de racisme. Le conseiller lui a fait remarquer qu'il y avait une Algérienne parmi le personnel, alors, elle m'a dit antisémite. Je lui ai répondu que sa collègue de travail, Sandrine, juive, était restée sept ans, et que nous accordions au personnel des jours de congé payé aux fêtes juives et musulmanes. Le conseiller syndical lui a dit que ses accusations n'étaient pas crédibles. Elle a battu en retraite en disant qu'elle n'était pas l'instigatrice de ces rumeurs, qu'elle n'avait fait que les colporter. Elle a révélé que ces rumeurs lui avaient été « *dites par Erika* ». Le conseiller lui a demandé de partir. Il m'a dit qu'il devait rédiger un rapport, sans savoir quoi y mettre.

– Je n'ai pas vu ce rapport dans votre dossier.

– Je ne l'ai pas reçu. Dans les jours qui ont suivi, Catherine déposait des lettres dans l'immeuble, mentionnant une nouvelle rumeur : « *Vous avez essayé de faire démissionner une salariée en lui montrant une photo pornographique* ». J'ai montré la lettre à Erika qui m'a dit qu'elle allait la rencontrer chez elle avec son mari

pour lui « régler son compte ». Elle s'est rendue chez elle un soir avec son mari. Le lendemain, elle m'a dit : « *c'est une pauvre fille, elle nous a reçus en chemise de nuit, je lui ai remis les idées en place, nous n'entendrons plus jamais parler d'elle* ». Catherine a déposé une ultime lettre m'informant qu'elle avait rencontré Erika, pris conscience de sa grande intelligence et compris que j'étais le seul responsable de sa situation.

– Erika s'était réconciliée avec Catherine sur votre dos.

– Quel intérêt puisqu'elle l'avait éliminé pour reprendre son bureau ?

– Ne pas risquer de se voir opposer un témoignage en sa défaveur quand elle entrerait en conflit avec vous. Tout est calculé.

– Hypothèse ou certitude ?

– Axe de prévalence critique, avec une probabilité supérieure à 90 %.

– Fouzia souhaitait que je porte plainte pour coup et blessure et dénonciation calomnieuse. Nous avons pris rendez-vous chez le bâtonnier d'Évry, un avocat pénaliste. Il m'a conseillé de laisser les choses se tasser. Si j'avais été salarié, une telle agression m'aurait valu un accident de travail, de lourdes indemnités aux prud'hommes, une rente à vie, des indemnités de chômage et un procès pénal. J'étais patron, je n'avais pas le droit de me plaindre. En France, les salariés sont des demi-dieux, les artisans des parias. L'égalité n'existe qu'au fronton des mairies.

– Ce coup de poing et ces accusations vous ont-ils traumatisé ?

– Oui, dans un premier temps, ma colère se focalisa sur Catherine. Je ne croyais pas à ses allégations contre Erika qui avait manifesté du courage en la rencontrant.

– Votre comportement relève de la théorie de l'engagement. Vous aviez laissé revenir Erika, en pardonnant à son attaque de 1998. Vous ne pouviez pas admettre vous être trompé sur une décision aussi essentielle. Il est moins douloureux de nier l'évidence que de reconnaître son erreur. Il existe un axe de prévalence critique selon lequel Erika a établi une stratégie contre Catherine. Elle aurait accaparé la conversation, dénigré Catherine en son

absence, aurait conduit Fouzia à ne plus lui parler. Seule avec Catherine, elle aurait insinué que vous vouliez vous débarrasser d'elle en l'espionnant avec des micros, des caméras, et en fouillant sa poubelle. Une fois, le licenciement de Catherine obtenu, Erika s'est placée de votre côté, confortant son rôle d'assistante fiable.

– La lettre de Catherine prouve qu'Erika s'était réconciliée sur mon dos.

– Même pas, Erika peut dire que Catherine a voulu vous monter contre elle.

– Comment savoir qui de Catherine ou d'Erika manipulait ?

– Dans ce type de manipulation, la victime parle et écrit sa souffrance en se mettant en danger, car les écrits restent. Le manipulateur ne parle pas et n'écrit pas. Il agit par-dérrière. Je ne détecte pas d'item de manipulation chez Catherine.

« Dans une manipulation, les faits s'interprètent à double sens. Il n'y a rien de plus facile que de faire passer une victime pour un manipulateur et inversement. Erika a semé la zizanie et créé la suspicion ; elle a divisé pour mieux régner ce qui constitue l'item 10 de la manipulation. Nous retrouvons deux autres items : le 28 « elle est parfaitement efficace pour atteindre ses propres buts, mais aux dépens d'autrui » et le 29, « elle nous impose des actes que nous n'aurions probablement pas mis en œuvre de notre propre gré ».

– Erika voulait retrouver son bureau. J'aurais dû le lui rendre à son retour et licencier Catherine.

– Vous n'auriez pas dû recruter une salariée faible, incapable de respecter ses horaires de travail. Il faut embaucher les meilleurs candidats disponibles sur le marché, les plus performants, sans jouer l'assistant social. Erika a nettoyé Catherine comme un tueur à gages tire sur sa cible avec un fusil à lunettes.

– Dans le conflit, j'étais plus révolté contre Catherine que contre Erika à cause du coup de poing.

« Six mois après son retour, j'ai discuté avec Erika de ses conditions de travail. Elle s'entendait bien avec les autres salariés. Travailler chez elle lui convenait. Je m'inquiétais de savoir si son état dépressif perdurait, en rapport avec son baby blues, car elle

grossissait. Elle m'a dit que tout allait bien. Comme elle n'avait pas parlé de son état dépressif au médecin du travail. Je lui ai proposé de consulter mon médecin traitant. Elle l'a rencontrée et m'a dit que ma généraliste ne lui avait pas prescrit de médicaments. Elle l'avait envoyé consulter un psychologue. Erika s'y est rendue une fois et n'y a trouvé aucun intérêt.

– Son surpoids était dû à l'arrêt du tabac. Les fumeurs qui s'arrêtent retrouvent le goût de la nourriture et mangent plus.

Elle s'est remise à fumer et a rapidement retrouvé son poids de forme. Clément est parti à l'étranger. Je l'ai remplacé par Nayma, diplômée d'un baccalauréat S, étudiante en biologie, sérieuse, scientifique, intelligente. Mon épouse l'appréciait.

– Comment caractériseriez-vous l'ambiance dans l'équipe depuis le départ de Catherine ?

– Excellente. Les collaborateurs s'entendaient bien entre eux et avec moi. Je les ai invités à fêter mon anniversaire dans un cabaret avec un dîner spectacle. Le personnel s'est cotisé pour m'offrir un cadeau qui a été choisi par Erika. Il s'agissait d'un petit miroir posé que des pieds en plastique avec mon âge dessus en lettres adhésives.

– Quelle valeur ?

– Trois euros. Cela venait de la Foir'Fouille, un magasin populaire. Erika avait choisi le cadeau.

– Combien vous a coûté l'invitation des trois salariés ?

– 450 € environ.

– Elles auraient dû acheter un cadeau de 50 €.

– Erika avait reçu bien plus. Elle avait dépensé 3 euros et gardé le reste pour elle. L'appât du gain toujours ; moi, l'argent ne m'a jamais intéressé. Je ne m'achète presque rien. Mon portefeuille contient rarement plus de 20 euros.

– Point important qui justifie que vous avez travaillé si longtemps en bonne entente. Vous vous complétiez. L'un donne et l'autre prend. David m'a parlé de votre désintérêt pour l'argent. Je devrai en connaître l'origine par des recherches sur vos ancêtres. Voulez-vous un verre d'eau ?

– Oui. S’il vous plaît.

Sarah Leister déplaça ses longues jambes, se leva, appela la réception et se fit monter une bouteille d’Ogeu et une bouteille d’Évian. Je choisis l’eau pétillante.

– Poursuivons, dit-elle.

– J’ai organisé un concours de couscous entre ma femme et Fouzia au plus grand bonheur d’Erika qui adorait ce plat. Fouzia était venue avec son fiancé, un jeune informaticien qui travaillait dans un institut de sondages. Le courant n’est pas passé avec Erika qui n’a pas ouvert la bouche de la soirée.

– Elle n’était pas dans son milieu d’élection face à ce nouveau venu. Elle devait l’étudier avant de savoir comment le manipuler.

– Peu de temps après, Erika a insinué que le compagnon de Fouzia la trompait. Fouzia s’est inquiétée et a harcelé de questions son compagnon. Le couple a explosé. Elle a trouvé un logement et elle m’a demandé de me porter caution. J’ai accepté. Erika m’a demandé un prêt employeur. Elle a conseillé à Fouzia d’acheter des meubles et de demander un prêt employeur elle aussi.

– Selon vous, Erika avait-elle vraiment besoin de ce prêt ?

– Non.

– Ne pensez-vous pas qu’elle souhaitait inciter Fouzia à s’endetter ?

– Je l’ai compris après, trop tard. Erika a incité Fouzia à sortir le week-end, à La Bodéga, un restaurant, night-club situé en bord de Seine. Fouzia, qui dépensait sans compter, invitait, payait les consommations, jusqu’à la ruine, et a arrêté ses études de comptabilité sans m’en avertir, ne payait plus son loyer.

– Beaux dégâts à la Bodéga. Jeu de mots à trois sous, dit Sarah esquissant un léger sourire.

– Oui, je me suis porté caution. J’ai payé à sa place le loyer de son appartement. Fouzia se trouvait dans une situation difficile. Elle devait payer son loyer, ses arriérés de loyers impayés, rembourser son prêt employeur. Quand je demandais à Erika s’il était bien raisonnable de ruiner Fouzia en l’emmenant chaque

samedi à la Bodéga, elle me répondit : « *elle est majeure et responsable* ».

– Vous n’auriez pas dû lui prêter d’argent, il y a des banques pour cela qui vérifient la solvabilité.

– La situation financière de Fouzia continuait de se dégrader. Un jour où elle ne s’est pas présentée au bureau. J’ai reçu un appel du commissariat. Elle était interrogée, suite à une plainte de la banque qui voulait la placer sous curatelle. J’ai appris qu’elle avait obtenu un prêt de sa banque sans l’informer qu’elle avait déjà contracté un prêt employeur. J’ai demandé sa libération en vantant ses qualités. Ils l’ont libéré. Fouzia m’a remercié. Elle m’a expliqué qu’elle avait mordu un policier et qu’ils l’avaient attachée à un radiateur.

– Vous n’auriez pas dû intervenir. Une mise sous curatelle l’aurait protégée de l’emprise d’Erika.

– Oui, avec le recul, j’ai compris que j’ai eu tort. La situation s’est de nouveau dégradée. Les services du Trésor m’ont envoyé une requête de saisie sur salaire. Elle n’avait pas payé sa taxe d’habitation et ses impôts. Son reste à vivre devenait faible et elle en vint à voler de l’argent que ma femme me donnait pour payer les repas des salariés à midi.

– C’est un motif de licenciement, quelle fut votre réaction ?

– Je lui ai proposé de poursuivre son contrat en CDI, le temps de se renflouer financièrement. Avec son niveau de qualification, elle ne pouvait pas espérer gagner plus du SMIC dans un autre emploi. Je lui ai offert le double en fixe. Elle a refusé sèchement en me disant qu’elle ne voulait pas de « *mon contrat de merde* ». Je ne reconnaissais plus cette jeune fille, une collaboratrice exemplaire, très attachante avant le retour d’Erika. Elle reprochait à la responsable administrative d’appliquer les saisies sur salaire qu’envoyait le trésor public. Elle voulait que mon épouse couvre ses dettes.

– Je relève une idée prévalente majeure selon laquelle Erika souhaitait faire augmenter Fouzia afin d’être augmentée, elle aussi.

– J’ai commencé la construction d’un immeuble regroupant mon habitation et mon entreprise. Il s’agissait de rationaliser l’activité

coupée en deux sites et de satisfaire aux normes. Erika m'avait dit : « *vous n'avez pas besoin de ce château* ». Je finançais mon immeuble avec la vente de mon ancienne maison et celle de biens dont j'avais hérité de mes parents.

« La trésorerie de mon entreprise disponible après paiement des charges sociales et impôts servait aux investissements de mise aux normes très lourds dans le domaine médical. Mes principaux concurrents avaient délocalisé en Amérique du Sud et en Asie ; ils bénéficiaient de salaires et des charges dix fois inférieurs à ceux de la France. Ils ne respectaient pas les normes en utilisant des failles dans la législation. Je ne pouvais plus augmenter mes prix.

« Mon chiffre d'affaires se maintenait, le bénéfice fondait. Je travaillais en entreprise individuelle. Tant que l'on n'investit pas, cela ne pose pas de problèmes, par contre cette structure pénalise une phase d'investissement. L'impôt et les charges sociales patronales se calculent sur les bénéfices sans déduire les investissements. En 2006, mon reste à vivre, investissements déduits, se situait au SMIC alors que je travaillais quatorze heures par jour, week-end compris. Je ne m'accordais que quinze jours de vacances par an.

– 98 heures de travail par semaine. La durée du travail n'est elle pas limitée en France ?

– Les salariés travaillent 35 heures avec une limite de 48 heures, les patrons travaillent sans limites de temps. La devise de la République française, Liberté, Égalité, Fraternité, ne s'applique pas aux artisans. Le Code du travail a été écrit par les avocats des syndicats d'extrême gauche qui n'ont cure de la santé des petits entrepreneurs. La gauche antilibérale vise à établir la dictature du prolétariat. Un patron n'est pas considéré par les marxistes comme un citoyen, mais comme une vermine qu'il faut passer au Karcher ou envoyer dans un camp de rééducation. Un exemple des dégâts de l'extrême gauche sur la gestion des ports : les dockers travaillent dix-huit heures par semaine, perçoivent quatre fois le SMIC et bénéficient de deux mois de vacances par an ! Ils se mettent en grève des semaines durant, de telle sorte que les ports français

agonisent les uns après les autres. Il suffirait d'autoriser des sociétés privées à concurrencer les dockers. Les ports et le trafic maritime seraient sauvés.

– Pourquoi ne pas être passé en société ?

– Mon expert-comptable considérait le changement de structure trop lourd à mettre en œuvre.

– Il fallait interroger un fiscaliste.

– Il faudrait expliquer aux commerçants et aux artisans qu'ils ne doivent jamais choisir le statut de travailleur indépendant s'ils embauchent ou investissent. J'ai recruté Nadia en remplacement de Fouzia, et Julien en remplacement de Nayma qui intégrait une école de commerce. Pendant la première semaine, les relations restaient bonnes, tous les salariés se parlaient normalement. La semaine suivante, la dernière de Fouzia, je suivais un stage d'auditeur qualité à l'AFNOR, réservé depuis trois mois. Quand je suis rentré de stage, l'ambiance avait changé. Erika ne parlait plus à Julien et à Nadia. Fouzia n'avait pas pris son solde de tout compte que nous lui avons envoyé en lettre recommandée avec accusé de réception. Elle nous le réclamait. Je l'ai invitée à le chercher au bureau, elle n'est pas venue, alors, nous lui avons envoyé la lettre une seconde fois.

– Le fait de vous demander d'agir en faisant en sorte que vous ne puissiez répondre à la demande constitue l'item 32 d'un processus de manipulation. Je pense qu'elle était manipulée par Erika.

– Dans la semaine qui a suivi le départ de Fouzia, ma femme, qui revenait de la poste, a vu Erika et Fouzia au restaurant La Cantoche. Deux heures plus tard, quand j'ai repris la voiture de mon épouse, une Twingo rouge, le mot « MERDE » était gravé en majuscules sur le capot du véhicule. Choquée, mon épouse a informé Erika. Celle-ci a réprouvé l'acte. J'ai expliqué à Erika que j'avais compris que Fouzia avait dégradé la voiture en sa présence. Erika n'a pas démenti, elle m'a répondu avec un brin de fierté : « *Dommage, vous n'avez pas de témoin* ».

– Vous n'avez pas porté plainte ?

– Mon épouse a porté plainte. Hélas, sans témoins, il n’y avait rien à espérer. En désignant Fouzia, nous prenions le risque d’une attaque en dénonciation calomnieuse.

– Erika a placé Fouzia sous son emprise. On imagine son discours : « *Sa femme a plein d’argent, elle a les moyens de t’aider, de payer tes dettes, mais elle ne le fait pas par cruauté, à ta place, je me vengerais en lui rayant sa voiture, surtout, ne te fais pas piéger, ne prends pas la lettre recommandée* ». Vous auriez dû relater les faits en envoyant une lettre recommandée avec accusé de réception à l’ensemble des salariés. Il ne fallait pas accuser Erika contre laquelle vous ne disposiez pas de preuves, relater les faits, revenir sur l’exclusion de Catherine, exprimer que les manipulations devaient cesser dans votre entreprise, expliciter que la dégradation d’un véhicule constitue un délit, comme donner un coup de poing à son employeur. L’absence de témoins n’atténuait pas la gravité des faits. J’observe qu’Erika ne vous attaquait pas directement, elle visait votre épouse, responsable des ressources humaines. Vos relations avec Erika restaient-elles toujours bonnes ?

– Oui. Il n’en allait pas de même avec les salariés. Ils ne voulaient pas se retrouver seuls avec Erika. Ils ne m’ont pas dit ce qui s’était passé durant mon stage. Depuis la dispute, Erika a cessé de parler à Nadia et à Julien. J’ai organisé mon emploi du temps en conséquence. Il s’agissait d’une contrainte forte, car je devais suivre la construction de nos nouveaux locaux, et travailler tous les week-ends à préparer trois jours de travail à lui confier le lundi. En mon absence, j’autorisais Nadia à ne pas venir.

– Je relève l’item 29 de la manipulation : « il nous impose des actes que nous n’aurions probablement pas mis en œuvre de notre propre gré ». On retrouve aussi la disqualification qui constitue une composante de harcèlement moral. Nous entrons dans la phase d’isolement de la manipulation perverse qui vise à éliminer les soutiens de la victime soit en les attaquant soit en les soumettant. C’est l’item 11 de perversion narcissique. Le processus est basique, mais indétectable pour qui ne le connaît pas. Même si vous n’étiez

pas attaqué directement, vous étiez la cible de l'attaque, la victime choisie, car vous étiez présent au début du processus de séduction et de mise sous emprise.

– À la fin du contrat à durée déterminée de Nadia, Erika m'a demandé de ne pas la passer en contrat à durée indéterminée sous prétexte qu'elle était mal coiffée et mal habillée. Je lui ai répondu que je n'évaluais pas un salarié sur l'aspect physique ou ses origines ethniques, seulement sur la qualité de son travail et sur son intégration dans l'équipe. J'avais pris l'engagement moral de l'aider à obtenir sa maîtrise de droit. Je devais m'y tenir. Elle m'a dit que je le regretterais. Le contrat s'est poursuivi.

– Vous avez fait preuve pour la première fois d'autorité, vous avez refusé d'obéir à la dirigeante de fait de l'entreprise, mais vous vous êtes mis danger en ne documentant pas vos actions. Vous auriez pu mettre en demeure Erika de ne plus harceler moralement Nadia et Julien en ne leur parlant pas et de cesser de dénigrer Nadia sur son apparence physique. À ce stade, il fallait rester professionnel, enlever l'affectif de la relation et surtout envisager la séparation ce qui est très difficile, car ce type de manipulatrice n'attaque pas sa victime directement.

– Nadia était hypersensible et révoltée contre la société et l'autorité. À plusieurs reprises, elle a tenté une réconciliation avec Erika. Un jour, elle a cuisiné une pastilla au poulet qu'elle a proposée à Erika. Cette dernière, qui aimait ce plat, a refusé. Nadia m'a dit que refuser l'offrande d'un mets constituait une injure pour un marocain. Erika s'était exclue de la vie de l'entreprise. Elle ne prononçait que deux mots par jour envers ses collègues : « bonjour et bonsoir ». Elle prenait ses pauses cigarette séparément de Nadia. Elle continuait de me demander des explications sur ses tâches à mener. Nos rapports restaient excellents. Elle ne m'a fourni aucune explication sur le conflit qui l'opposait à Julien et à Nadia.

– D'après ce que je comprends, votre entreprise disposait de deux employées stables, Erika et votre épouse, et des étudiants. Quel intérêt d'embaucher des étudiants pour un travail nécessitant un temps de formation important ?

– Les étudiants qui doivent travailler durant leurs études concilient difficilement leurs emplois du temps professionnels et scolaires. Je leur proposais des horaires libres, en fonction des heures de cours. Je disais aux étudiants qui venaient travailler dans mon entreprise que leurs études devaient passer avant le travail. En période d'examen, je les invitais à réviser. Tous ont réussi. Nadia a pu gérer ses horaires en fonction de ses cours et examens. Elle a obtenu sa maîtrise de droit à 27 ans après quatre échecs. Nadia m'a demandé d'embaucher sa sœur et son frère pendant des vacances scolaires. J'ai accepté. Quand Erika travaillait à son domicile, le mardi, le mercredi et le vendredi, il régnait dans l'entreprise une ambiance conviviale. Les jours de présence d'Erika, une chape de silence tombait sur le bureau. Erika refusait de parler aux autres salariés.

– Le groupe n'isolait pas Erika, c'est elle qui s'isolait.

– Elle semblait détester Nadia parce qu'elle ne se coiffait pas le matin.

– Une attitude négligée choque une personne qui a centré sa vie sur l'apparence. Vous n'auriez pas dû embaucher Nadia. Vous vous comportez comme un assistant social, pas comme un chef d'entreprise.

– Je pratiquais avant l'heure la discrimination positive que Nicolas Sarkozy a instituée.

– N'agissez pas selon les demandes des hommes politiques, copiez-les. Nicolas Sarkozy n'a pas pratiqué la discrimination positive quand il s'est marié avec Carla Bruni. Comment avez-vous géré le conflit entre les salariés ?

– Quand Julien est parti, je l'ai remplacé par un autre garçon, Laurent. Il cherchait un emploi temporaire avant de partir à l'étranger. Il a parlé à Erika. Elle ne lui a pas répondu. Elle l'a ignoré du début à la fin de son contrat. Il ne comprenait pas cette attitude de rejet. Il m'a dit : « *cette femme est un véritable tue-l'amour* ».

– Pertinent. En psychanalyse, il a validé l'item de castration qui renvoie à la personnalité phalloïde.

– J’ai embauché Pierre qui souhaitait travailler avant de reprendre des études. Erika l’a ignoré. Nadia ne venait plus que 4 heures par semaine au lieu de 4 heures par jour à cause de ses examens à préparer, j’ai embauché Radja à temps partiel. Je pensais naïvement qu’une fille débloquerait la situation. Erika, qui travaillait à deux mètres d’elle ne l’a jamais regardée. Radja, qui était boute-en-train en l’absence d’Erika, s’éteignait en sa présence.

– Et vous n’avez toujours pas osé parler à Erika. ?

– Non. J’avais peur d’elle et ma femme avait abdiqué depuis longtemps. Elle se soumettait à la moindre de ses exigences. Après les départs de Laurent, de Pierre et de Radja, je ne souhaitais pas embaucher une personne de plus qui souffrirait de la présence d’Erika. J’ai établi une stratégie en vue de restaurer une bonne ambiance de travail. Elle consistait à embaucher une amie d’Erika qui serait seule avec Nadia les jours de travail à domicile d’Erika, et lui parlerait. Erika parlerait au moins à son amie et finirait par parler avec Nadia. J’ai demandé à Erika si elle connaissait parmi ses amies une personne qui compléterait l’équipe. Erika a paru enchantée de ma proposition. J’imaginai qu’elle devait avoir assez de ce conflit que son psychisme lui imposait.

– Après l’isolement de la victime par la disparition de ses soutiens, la perverse narcissique phalloïde remplace les relations de la victime par des comparses qu’elle séduit puis manipule contre sa proie. Vous avez consenti à votre destruction en recrutant votre futur bourreau. Responsable de la situation délétère qu’elle avait créée, Erika pouvait sortir de ce conflit à tout moment.

« Eigner évoque le pervers narcissique et son complice. Des psychiatres pensent que la victime consent au harcèlement moral, voire qu’il existe une forme de lien de complicité. En réalité, la victime subit. Salariée, elle peut démissionner, employeur, elle doit avertir puis licencier ; plus difficile à dire qu’à réaliser, car il faut des preuves et les manipulateurs se gardent d’en laisser surtout depuis l’existence de lois condamnant le harcèlement moral. La victime se dissout dans un état de soumission par rapport au harceleur. En rabaissant son supérieur hiérarchique, ce dernier lui

enlève insidieusement sa confiance en elle et son pouvoir de direction.

« En proposant à Erika d'embaucher une de ses relations, vous lui donniez la victoire. De plus, vous vous mettiez en danger en faisant entrer une complice potentielle. Enfin, Erika devait justifier son refus de parler à Nadia et la réconciliation ne pouvait se réaliser que sur le dos de votre épouse et de vous-même, comme cela avait été le cas avec Catherine. Vous preniez le risque qu'Erika retourne contre vous la rancœur accumulée par Nadia. Aviez-vous conscience de ces risques en construisant votre stratégie ?

– Non, je pensais que tout irait mieux. Elle m'a proposé d'embaucher son amie photographe qui avait travaillé chez Carrefour dans la grande distribution. Elle m'a expliqué que sa dépression, qui lui avait valu un arrêt de trois ans, était fictive, et qu'elle était en pleine forme. J'ai refusé poliment.

– Enfin de la clairvoyance. Vous auriez dû gérer deux manipulatrices.

– Erika m'a proposé de rencontrer une amie intime de Nayma, Sandra. J'ai accepté sur-le-champ. Malheureusement, Sandra ne ressemblait en rien à Nayma. Une fois la période d'essai achevée, elle ne respectait plus ses horaires. Cela désorganisait mon travail. Je lui ai expliqué que le non-respect des horaires constituerait un problème en cas d'accident de trajet. Droit dans les yeux, elle m'a répondu : « *Moi, les patrons, je les dresse, ça passe ou ça casse* ». Je n'ai pas répondu à cette provocation. J'avais observé qu'elle lisait la revue *Psychologies*. J'ai compris qu'Erika la montait contre moi.

« Jour après jour, j'ai observé une amélioration de la qualité de son travail, et de sa ponctualité. Je l'en ai félicitée. La réussite de Sandra m'a confirmé qu'un patron sympathique peut obtenir plus qu'un patron désagréable. Il faut, bien sûr, disposer d'un système qualité bien construit et d'un système de contrôle de gestion tel que la gentillesse ne débouche pas sur le laxisme, et que chacun se sente responsable de ses actes.

– Erika se comportait avec vous comme une enfant de quatre ans. Elle testait vos limites. Je retrouve l'item 10 de la

manipulation : « Elle sème la zizanie, divise pour mieux régner ». Vous avez été amené à deviner les souhaits d'Erika pour les satisfaire. Elle a inhibé votre pensée ce qui constitue l'item 6 de la perversion narcissique.

– Tout se passa comme prévu. Pendant deux semaines, Nadia et Sandra se parlaient, Erika et Sandra se parlaient, Nadia et Erika ne se parlaient toujours pas. Puis un miracle a eu lieu, elles s'adressaient la parole. Elles prenaient leurs pauses cigarette ensemble.

– Le jeudi 5 janvier 2006, dans la tradition des vœux au personnel, j'ai acheté une galette des Rois et une bouteille de cidre à la boulangerie du rez-de-chaussée de l'immeuble. J'ai dressé un portrait flatteur d'Erika, je l'ai remercié de la qualité de son travail et j'ai dit que je souhaitais lui transmettre mon entreprise. Tenace, rigoureuse, elle connaissait le métier sur le plan technique et commercial. Bien sûr, je ne quitterais pas l'entreprise brutalement, il y aurait une transition. Erika travaillerait dans un local proche de son domicile selon les horaires, de son choix, embaucherait des salariés si elle souhaitait se dégager du temps libre. Je reprendrais ma première activité de conseil de direction et d'audit. J'ai demandé à Erika si cette perspective la séduisait. Sa réponse m'a laissé sans voix : « *Il n'en est pas question* ». J'ai battu en retraite en proposant une solution de repli : « *Je peux embaucher un autre dirigeant, tu le seconderas* ». Sa réponse cingla : « *C'est non, si vous partez à la retraite, je pars aussi* ». Elle m'a expliqué qu'elle avait presque fini de payer son crédit immobilier et qu'elle souhaitait se consacrer pleinement à ses enfants.

– Un manipulateur exècre être manipulé. En devenant dirigeante, elle n'était plus protégée par un contrat de travail. Elle perdait ses avantages acquis. Elle a pu penser que vous souhaitiez vous débarrasser d'elle à moindres frais. Simple hypothèse.

– À quoi voyez-vous ce rapport de force ?

– Elle vous vouvoyait et vous la tutoyez. Dans les sociétés nord-américaines qui œuvrent en France le tutoiement réciproque

s'applique entre n et n+1, le vouvoiement s'impose avec le n+2. Un salarié vous a-t-il tutoyé à titre de réciprocité ?

– Si un salarié s'avisait de me tutoyer comme je lui proposais ou spontanément, elle le reprenait immédiatement et lui demandait de me vouvoyer de cette phrase sans appel : « *on ne tutoie pas son patron, ça ne se fait pas* ». Le salarié obtempérait.

– En interne, elle se positionnait en patronne de fait en décidant de ses horaires, de sa rémunération, et même de qui doit vouvoyer qui. Vis-à-vis de l'extérieur, elle entendait maintenir la relation dominée/dominante en vue d'une action prud'homale.

– Oui, mais dans le même temps, elle se montrait familière en me surnommant « *Rosco le blaireau* » en référence à un acteur de série américaine.

– Shérif au départ honnête, Rosco devint corrompu quand son salaire baissa. Ce surnom évoque l'habit du patron voyou dont elle vous revêtirait. Elle exprimait aussi qu'elle vous ferait passer pour un taré quand vous chercheriez à vous défendre ! Les manipulateurs rabaisent leurs victimes avant de les attaquer, les font douter d'elles-mêmes ce qui réduit leurs défenses. Si vous lui aviez fait remarquer le caractère désobligeant de ce surnom, elle aurait répondu avec malice que vous n'aviez pas de sens de l'humour.

– Je n'ai rien dit. Pensez-vous qu'elle avait décidé de m'attaquer à ce moment ?

– Bien avant, dès le jour de son entrée dans votre entreprise et spécialement depuis 2001. Elle ne se cachait pas. Elle vous a dit à son retour qu'elle travaillait pour rembourser le prêt de sa maison. Elle souhaitait revivre son adolescence avec sa fille, devenir sa copine, l'emmener dans les magasins en répliquant l'attitude de sa mère envers elle.

– Votre diagnostic est évident. Je n'ai rien vu venir. Je souhaitais l'aider.

– Tant qu'une personne est sous emprise, elle ne voit rien. Nous allons réaliser une pause.